



PARTIE INITIATIQUE

DECLARATION

A NOS LECTEURS ET A NOS ABONNÉS

L'IDÉE qui a présidé à la fondation de *l'Initiation* est la Tolérance absolue pour toutes les écoles s'occupant plus ou moins des sujets de Haute Philosophie et d'Occultisme.

Devant le sectarisme sans cesse grandissant, qui menaçait de transformer en ennemis les écrivains et les penseurs poursuivant un même but, nous avons voulu faire œuvre de conciliation et de synthèse.

Nous avons voulu montrer aux membres de la Société Théosophique, aux Kabbalistes occidentaux, aux fervents du Spiritisme, du Magnétisme ou des autres branches de l'Occultisme, qu'une doctrine identique par beaucoup de points les rassemblait tous dans un même but. Les questions de personnes ont malheureusement trop souvent le pas sur les questions de doctrines et c'est là qu'il faut chercher la cause véritable des dissensions qui partagent en sectes

souvent irréconciliables, toutes les petites chapelles passées, présentes et à venir.

Voilà pourquoi nous avons fait appel à toutes les écoles en fondant l'*Initiation*, et nous sommes heureux de constater l'empressement avec lequel écrivains et public ont répondu à notre attente.

L'indépendance absolue garantie à tous les rédacteurs a permis de grouper dans un même organe des Théosophes et des Spiritistes, des Philosophes et des Magnétiseurs en compagnie de littérateurs et de poètes tous déjà connus et beaucoup déjà célèbres.

C'est qu'il s'agissait d'Idées et non de Personnes, de Doctrines et non de Dogmes.

L'indépendance a quelquefois ses désagréments et chaque école n'a pas manqué de protester contre une Revue qui laissait place aux autres idées. La Société Théosophique nous a dit que nous n'étions pas assez exclusivement théosophe, les Spiritistes nous ont accusé de l'être trop, les Catholiques nous ont soupçonné de trop de Franc-Maçonnerie et les Francs-Maçons de trop de Catholicisme. Nous sommes indépendants, voilà tout, c'est là notre seule raison d'être et nous pouvons être fiers d'avoir atteint notre but.

Mais, une conséquence plus grave de l'indépendance, c'est l'hésitation du Public à se faire une opinion devant les déclarations, identiques sur le fond quoique différentes dans la forme, des diverses écoles. L'*Initiation* consiste cependant à fournir des éléments de travail que l'initié développe ensuite d'après ses seules forces et suivant ses désirs; mais le Public, sauf de rares exceptions, n'aime guère travailler et

cherche à acquérir de nouvelles connaissances le plus agréablement qu'il peut.

Nous tenons à honneur de le contenter et pour cela deux moyens nous sont offerts.

D'abord de réunir le comité de rédaction de l'*Initiation*, composé d'écrivains français connus et appréciés par le public, et de transformer ce comité en petit tribunal dogmatique qui ajouterait des notes *dans le texte* des auteurs dont l'opinion serait différente de celle du comité.

Ce procédé est déplorable au premier chef ; d'abord parce qu'il supprime du coup la raison d'être de la Revue : l'Indépendance ; ensuite parce qu'il crée un inconvénient encore plus grave. Celui qui met les notes, n'a, le plus souvent, jamais lu les ouvrages sur lesquels s'appuie l'auteur dans ses déductions, ce qui le porte à commettre des erreurs dont est coutumière certaine Revue dont c'est là le procédé. Outre l'indélicatesse de l'action, cela crée des froissements entre l'auteur et la Revue d'où résultent des polémiques, prenant de la place et fatiguant le public qui achète un journal pour s'instruire et non pour assister à une scène de pugilat épistolaire.

Voilà pourquoi nous éviterons toujours les polémiques et, si nous sommes obligés d'en venir là, nous les reléguerons dans le petit texte, tout au bout de la Revue.

Le procédé des notes *dans le texte* est donc impraticable et force nous est d'en chercher un autre.

Après réflexion, nous avons écarté de même l'idée de faire suivre d'articles rectificatifs les travaux de

nos rédacteurs qui ne cadreraient pas avec nos idées personnelles, ce système enlevant aussi toute indépendance à la Revue.

Nous croyons avoir résolu toutes les difficultés du problème par la création d'une nouvelle partie de la Revue, intitulée

PARTIE INITIATIQUE

La partie initiatique, placée en tête de la Revue, traitera de l'*Initiation* sous toutes ses formes, histoire, traditions, enseignements, etc., mais au point de vue des idées spéciales des rédacteurs unis par *une même doctrine*. Ainsi sera réalisée la promesse que nous avons faite d'ouvrir un COURS DE SCIENCE OCCULTE aussi clair que possible. Cette partie seule de la Revue sera réservée aux développements doctrinaires et la Partie Philosophique et Scientifique constituera comme avant une véritable *tribune libre* où toute indépendance sera assurée aux rédacteurs. Ainsi se trouvent conciliés les intérêts du public et la liberté des écrivains.

Nous demandons pardon à nos lecteurs et à nos abonnés de les avoir entretenus de nos questions d'ordre intérieur; mais ils comprendront sans doute la nécessité où nous étions de le faire.

Nous ne pouvons terminer sans remercier tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre du chaleureux accueil qu'ils ont bien voulu lui faire. Grâce à eux nous avons fait beaucoup; mais avec leur concours nous pouvons encore mieux faire. Que chaque lecteur, que chaque abonné, prenne à cœur de répandre l'*Initiation*

de son mieux. Il s'agit ici d'idées et non d'argent, car on comprend facilement que ces sortes de publications coûtent presque toujours beaucoup plus qu'elles ne rapportent et notre intention n'est pas de faire une affaire commerciale. Nous désirons avant tout renforcer l'armée nombreuse de tous ceux qui luttent contre les fausses conclusions du Matérialisme déjà bien ébranlé. C'est une œuvre de synthèse que nous avons entreprise, et dans ce groupement de tous les penseurs contre l'ennemi commun, il ne doit plus y avoir ni Kabbalistes, ni Théosophes, ni Spirités, ni Magnétiseurs, il ne doit exister qu'une seule et même armée d'écrivains, résolus à combattre de toutes leurs forces les conséquences sectaires et démoralisantes du Matérialisme sous toutes ses formes ! C'est à cette renaissance des idées philosophiques que nous convions tous ceux qui s'intéressent à notre entreprise.

Nous avons montré le chemin ; quelle que soit maintenant la longueur de notre carrière nous aurons du moins la certitude d'avoir poursuivi sans faillir la réalisation de notre but. Nous avons confiance dans les nombreuses sympathies qui nous entourent et nous sommes persuadés que tous ceux qui comprennent l'importance de ce mouvement, qui s'accroît chaque jour davantage, ne manqueront pas de le répandre de leur mieux.

Que chacun prenne confiance et s'unisse de cœur et d'action avec nous tous et nous sommes sûrs d'atteindre au but sans tarder.

Détruisons la haine religieuse en dévoilant l'UNITÉ de tous les cultes dans *une seule Religion* ; détruisons

la haine philosophique en proclamant l'UNITÉ de toutes *les doctrines dans une même Science.*

Groupons-nous, écrivains et lecteurs, dans la poursuite de la *Vérité* et puissions-nous un jour inscrire au fronton de notre œuvre cette belle parole de Morin :


A CEUX QUI, FATIGUÉS D'APPRENDRE, DÉSIRENT ENFIN SAVOIR !

La Direction :

F.-CH. BARLET (M. S. T.) STANISLAS DE GUAITA (S.)

G. MONTIÈRE (S.) PAPUS (S. I.).





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LA DIVINATION ARTIFICIELLE

DE concert avec Cicéron et avec toute l'antiquité nous avons distingué deux espèces de divination : l'une qui tient de l'art et l'autre qui en est dépourvue.

Dans celle-ci, l'âme est passive, du moins relativement au monde extérieur ; si elle agit c'est par le moyen d'une faculté qui lui est propre, mais qui diffère essentiellement des facultés qu'elle emploie pour acquérir la connaissance des choses qui tombent sous les sens.

Dans la divination artificielle, qui va faire l'objet de la présente étude, l'esprit est actif ; il use de ses facultés naturelles, qui se réduisent, comme on sait, à la ratiotination.

Toutefois, quoique dans le cas présent l'art intervienne, la nature y prend encore une certaine part, et même la meilleure. L'interprétation des inspirations et des révélations n'est pas uniquement du resso

la raison ; s'il en était ainsi, tout le monde pourrait devenir devin. Or, l'expérience prouve le contraire.

Nous avons à considérer dans la divination artificielle : 1° les moyens et procédés que l'artiste emploie pour obtenir des inspirations ; 2° l'interprétation des révélations naturelles (quand elles sont sujettes à interprétation), et celles des révélations obtenues artificiellement ; 3° la prévision ou l'art de conjecturer, en se basant sur des données tirées des diverses sciences.

N'ayant pas la prétention de faire ici un traité complet, nous nous bornerons aux lignes générales des trois objets que nous venons d'indiquer ; nous examinerons le degré de croyance — raisonné et non aveugle, — que mérite la divination artificielle, nous exposerons et discuterons sommairement les diverses hypothèses proposées pour expliquer les phénomènes de l'ordre divinatoire ; enfin nous répondrons à quelques-unes des principales objections qui ont été soulevées de tout temps contre la divination, tant naturelle qu'artificielle.

II. — Plutarque dit que le vol des oiseaux est le plus ancien procédé de divination artificielle ; c'est pourquoi Euripide appelle les oiseaux hérauts et messagers des dieux.

« Dans la Lycie, dit le même auteur, les habitants de Sura s'essayent à contempler les poissons nageants en l'eau, comme ailleurs on contemple les oiseaux volants en l'air, considérant les tournoïements de leurs aguets et embûches, leurs fuites et leurs poursuites, et en prédisant, par je ne sais quel art, les choses à advenir. »

Les femmes des Germains devinaient par les tournoisements et les tourbillons que produisent les courants dans les fleuves, et les bruits différents que font les eaux.

On devine par les quatre éléments, et chaque sujet en a un qui lui réussit mieux suivant la correspondance de son tempérament avec ces éléments, mais surtout d'après ce que l'expérience lui enseigne.

Il y a une foule d'autres moyens et instruments artificiels de divination : sorts des dés, des saints, des évangiles, des lettres, sorts homériques et virgiliens et même d'autres livres ; mais il est à remarquer que tous les livres n'y conviennent pas également.

D'après les expériences assez nombreuses que j'en ai faites, l'*Odyssée* est préférable à l'*Iliade*, l'*Enéide* donne aussi de bons résultats. J'ai eu souvent à me louer du petit traité de l'âme de Cassiodore ; mais la Bible est encore ce qu'il y a de meilleur.

Au surplus, c'est à chacun à se guider sur sa propre expérience. Il semble que les livres spirituels sont les meilleurs, mais c'est peut-être, du moins en partie, question de personnes.

Les anciens devinaient encore par les éclairs et les tonnerres, par les étoiles filantes, par les vents, les météores, etc., sans parler de la divination par les entrailles des victimes, par la manière de manger des poulets sacrés, etc., etc.

Nous n'entrerons pas dans une plus longue énumération des procédés artificiels de divination. On en trouve un certain nombre décrits dans Rabelais ; un plus grand nombre encore dans le livre de Laurent

Bordelon que nous avons cité dans notre précédente étude, et dans tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur la matière.

Il est cependant un moyen de l'art que nous ne pouvons passer sous silence en raison de son importance : c'est le magnétisme, qu'il faut qualifier *humain* et non *animal*, car c'est la partie humaine de l'homme et non l'animale qui produit les effets les plus merveilleux, ceux d'ordre divinatoire.

Mais en raison de son importance, cette partie de l'art demande à être traitée avec une certaine ampleur, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas, nous proposant d'en faire l'objet d'une étude spéciale.

Ces divers instruments de divination ont-ils quelque vertu qui soit propre à chacun d'eux, ou ne sont-ils, comme l'estime Eliphas Lévi, que des moyens de se magnétiser?

Il serait téméraire de trancher cette question avant d'avoir fait un nombre très considérable d'expériences comparatives.

Autant que mes observations me permettent d'en juger, tous ces moyens de se magnétiser ne produisent pas les mêmes effets sur tous les sujets et sur chacun d'eux. Le même sujet se trouve dans des dispositions différentes suivant le moyen qui a été employé. Tel de ces moyens qui convient à une personne ne réussit pas aussi bien sur une autre.

Il y a donc lieu de croire que le choix des moyens n'est pas indifférent ; mais c'est à des expériences nombreuses et variées qu'il appartient de décider ce point.

Tous ces moyens ayant pour but final d'obtenir des inspirations, c'est-à-dire des connaissances intérieures, des songes, ce que nous allons dire des songes s'appliquera *a priori* à tous les autres genres de divination.

III. — Homère dit que le temple du sommeil est placé dans une cité où il y a deux portes : l'une de corne, par où passent les songes véritables ; l'autre d'ivoire par laquelle entrent les songes vains et illusoires.

Cette allégorie nous indique clairement qu'il y a deux sortes de songes, les uns qui nous viennent d'en haut, du monde invisible ; les autres, d'en bas, du monde extérieur visible.

L'esprit, en effet, dans le sommeil comme d'ailleurs dans la veille, ne peut exercer son action que sur les impressions qu'il a reçues. Mais il peut en recevoir du monde invisible aussi bien que du monde visible ; du monde intérieur comme du monde extérieur ; du supérieur, de même que de l'inférieur.

C'est dans ce même sens qu'il faut entendre Hippocrate et tous les anciens lorsqu'ils divisent les songes en divins et naturels.

Cratippe (dans Cicéron) expose aussi une opinion analogue à celle d'Homère ; pour expliquer la divination il admet dans les âmes deux parties : l'une divine et l'autre humaine.

Mais existe-t-il un monde invisible ? Là est la pierre d'achoppement du matérialisme.

Il est assez singulier qu'une pareille question puisse encore être posée en un temps où le microscope joue un si grand rôle.

On comprend qu'un esprit fort et présomptueux, — plus on est ignorant plus on est présomptueux. — fasse de ses sens et des instruments qui leur servent d'auxiliaires la mesure de son esprit ; mais un savant qui est accoutumé à voir reproduire dans la nature des changements, des transformations, dont il ne voit et ne perçoit les causes par aucun de ses organes, comment peut-il douter de l'existence du monde invisible ? Comment ne s'aperçoit-il pas que l'invisible est le principe du visible et de ses modifications ; que tout changement implique une *force*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas visible.

Nous n'insistons pas sur cette question, car cela nous éloignerait trop de notre sujet. mais cette simple observation, impartialement méditée, suffira pour faire sentir que l'homme étant double, peut recevoir deux sortes d'impressions diamétralement opposées, et, par conséquent, faire deux sortes de songes ou de rêves.

Les physiologistes, qui s'efforcent de prouver que les rêves dépendent des dispositions physiques et morales dans lesquelles nous nous trouvons, ont donc raison, et les métaphysiciens sont d'accord avec eux, comme nous le verrons tout à l'heure ; mais l'erreur des sensualistes est de n'envisager qu'un côté de la question, de croire ou de soutenir que tous les songes nous viennent du monde extérieur et de lui seul.

La vérité est qu'on peut recevoir des impressions des deux mondes, elles peuvent entrer dans notre esprit par la porte de corne ou par la porte d'ivoire ; mais la nature de ces impressions dépend, nous ne

saurions trop le répéter, des dispositions physiques et morales, naturelles ou acquises, dans lesquelles nous nous trouvons ou dans lesquelles nous nous mettons.

IV. — Les dispositions requises pour recevoir des songes divins, des impressions venant du monde invisible, des songes vrais, ont été indiquées par tous les philosophes, même par les moins spiritualistes.

Aristote observe que les gens de bien font des songes agréables, et que pour les méchants, c'est le contraire.

Pline nous apprend que les Atlantes ne mangeaient rien qui ait eu vie ; c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'ils ne faisaient jamais de mauvais rêves.

« Il faut être épuré d'âme et de corps pour recevoir les révélations divines. » (*Dupleix, Corps de philosophie.*)

C'est pour cela que les songes du matin sont moins confus et plus véritables que ceux du premier sommeil « les visières sont plus libres », dit Dupleix dans son vieux langage. L'atmosphère humaine est moins obscurcie par les fumées de la matière, et les songes vrais peuvent pénétrer plus facilement dans l'esprit par la porte de corne.

Il n'est donc pas étonnant que les gens qui se tiennent habituellement dans des dispositions diamétralement opposées ne fassent pas de songes véritables et ne croient pas à leur possibilité. C'est le contraire qui nous surprendrait.

Il serait vraiment contraire aux lois de la nature, que les hommes qui se plongent, se vautrent dans la matière, dont les pensées sont comme ensevelies dans

leur ventre, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, il serait même injuste que ces hommes fussent encore gratifiés de songes agréables et véritables pendant leur sommeil.

Ut sis nocte levis,
Sic tibi cæna brevis.

(Ecole de Salerne.)

Mais les gens qui mènent une vie réglée, sobre, « quiète et tranquille » dit encore Dupleix, ont un sommeil et des rêves bien différents. C'est ainsi que Galien assure qu'il avait d'ordinaire des songes véritables.

Et tous ceux qui observent un régime de vie frugal, humain et non bestial, sont plus ou moins dans le même cas.

Il y a, en outre, des moyens accessoires de se placer dans les conditions convenables pour recevoir des songes par la porte de corne.

Hérodote, Nicandre, Tertullien, Cardan, etc., disent que lorsqu'on dort près des tombeaux on a des songes véritables. Cardan attribue la même vertu aux livres saints.

Toute l'antiquité (et la tradition s'en est conservée parmi le peuple), a cru, d'après l'expérience, que le même résultat était obtenu lorsqu'on dormait dans des temples et autres lieux sacrés.

C'est de la superstition, disent les plus fortes têtes de la science, soit; mais que m'importe? Si, dormant dans le temple d'Esculape, j'apprends en rêve quel remède convient à un mal que, vous, tout *endoctorisés*

que vous êtes, vous êtes incapable de guérir, faudrait-il que je renonce à la santé, à la vie peut-être, et seul je souffre ou meure selon votre formule ?

La fin justifie les moyens. Esculape me sauve, ses prétendus prêtres me condamnent, je me réfugie dans le temple.

Mais, dit-on, les songes sont quelquefois trompeurs, et encore plus souvent obscurs et sujets à interprétation.

D'accord ; les songes sont trompeurs et obscurs, nous venons d'en donner une des raisons, lorsque notre esprit obscurci par la sensualité ne sait pas distinguer la porte de corne de la porte d'ivoire.

Mais il ne faut pas conclure de là, *a priori*, qu'il n'y a aucune possibilité de distinguer les uns des autres et de lever le voile qui les obscurcit.

V. — La faculté d'interpréter les songes et les autres genres de divination, l'art de distinguer les inspirations divines des naturelles, et de résoudre l'obscurité qui peut environner même les inspirations divines tient à la fois de la nature et de l'art.

Tout le monde n'est pas également apte à l'interprétation. Tel individu qui a de grandes dispositions pour recevoir des inspirations, n'a pas celles qui sont nécessaires pour les interpréter et réciproquement. Et la faculté de les interpréter, comme celle de les recevoir, est susceptible de perfectionnement par le moyen d'exercices appropriés.

Nous n'inventons par ces assertions ; toute l'antiquité a constaté ce fait, Dupleix, déjà cité, et qui n'est point un fanatique de la divination, il s'en faut de

beaucoup, observe que tout le monde n'est pas apte à avoir des songes véritables, ni à les interpréter; et que, « en outre de la grâce divine, il y a des préceptes pour interpréter les songes ».

Et il ajoute : « La science d'interpréter les songes se peut encore remarquer spécialement en ceux qui vivent saintement. »

Vous me direz : l'autorité des anciens ne prouve rien. Tout ce qu'ils ont dit n'est pas mot d'Évangile; s'il fallait croire sur parole toutes les absurdités qu'ils nous content, où en serions-nous? C'est à l'expérience qu'il faut s'en rapporter.

Mais que dis-je autre chose? Ce n'est pas parce que les anciens l'ont dit que je le crois, c'est parce que mes observations se trouvent conformes à leurs assertions. Les vôtres ne sont pas dans le même cas, parce que vous n'en faites pas, ou que vous ne vous placez pas dans les conditions convenables.

Eh bien! ce que je me propose, c'est précisément de vous donner un aperçu des règles à observer pour constater les phénomènes de cet ordre. Je ne vous demande pas de croire avant d'avoir vu, je vous engage même à ne pas croire après. Ne croyez qu'après avoir expérimenté vous-même. Mais expérimentez, au lieu de nier sans examen ce que vous ne connaissez pas.

Pour comprendre et interpréter les songes, — et ce que nous disons ici s'applique aussi bien aux inspirations de la veille qu'à celles du sommeil, et à celles qu'on obtient par les procédés artificiels, — il faut 1° s'accoutumer à distinguer les inspirations divines

des naturelles, celles qui entrent dans l'esprit par la porte de corne de celles qui y pénètrent par la porte d'ivoire.

Cette distinction est plus facile à sentir qu'à expliquer; elle s'acquiert par l'observation sur soi-même, par la comparaison de ses divers songes entre eux, en tenant compte des dispositions physiques et morales dans lesquelles on se trouvait lorsqu'on les a faits.

L'impression produite par les songes divins est bien plus vive que celle des songes naturels; on sent en soi une sorte de conviction de leur réalité. On distingue très bien le songe naturel des pensées de la veille; il est plus difficile de faire cette distinction pour les songes divins. On trouve une moindre différence du songe divin à la veille qu'au songe naturel.

Je n'ignore pas que ceci passera pour extravagant auprès des sceptiques, tant que l'expérience ne leur en aura pas démontré l'exactitude, c'est pourquoi je n'entre pas dans plus de détails, qui seraient superflus pour ceux qui croient, puisqu'ils en ont l'expérience, et encore plus pour ceux qui ne croient pas.

La seconde considération dont il faut tenir compte pour l'interprétation des songes, c'est qu'il y en a de trois sortes. Il y a des songes *sentis*, d'autres *vus*, d'autres *ouïs*. Autrement dit, il y a des *sensations* divines, des *visions* et des *oracles*, qui nous viennent par les trois sens intérieurs : tact, vue et ouïe.

Il est inutile d'insister sur ces distinctions, les mots indiquent bien les choses; mais il ne faut pas perdre de vue que les songes sont *sentis*, *vus* ou *ouïs* par les

sens internes qui nous mettent en communication avec le monde invisible, le monde des causes, et non par les sens externes qui servent à établir nos relations avec le monde des effets.

Il y a des sujets qui n'ont d'inspirations que par sensation, d'autres que par vision, d'autres que par audition; on en voit qui les obtiennent de deux manières et même des trois.

VI. — Parmi les songes divins, il en est qui sont clairs, qui annoncent précisément la chose songée et qui, conséquemment, n'ont pas besoin d'être interprétés. Il n'est pas rare, par exemple, de rêver la mort d'une personne chère, parente ou amie, dans la nuit et à l'heure même où elle a lieu.

D'autres songes, quoique divins, sont obscurs et sujets à interprétation. Vous rêvez, par exemple, à cette personne, mais de toute autre chose que de sa mort. Vous apprenez ensuite que cette personne a rendu l'âme le jour même où vous avez rêvé d'elle.

Il est très facile et très commun de se tromper dans l'interprétation des songes, car cette interprétation repose sur le principe d'analogie, si aléatoire, que certains psychologues le regardent comme un abus de l'induction.

Cette opinion est exagérée. On peut abuser de l'analogie comme de tout autre procédé de logique; mais ce n'est pas une raison pour en condamner absolument l'usage.

De ce que beaucoup de songes ont reçu des interprétations fausses et même contradictoires lorsqu'on les a proposés à divers interprètes, on en conclut, quand

on ne cherche que prétexte à négation, que c'est un pur hasard quand on rencontre juste et que la faculté d'interpréter n'existe pas.

Mais pour l'observateur impartial, c'est là une erreur. La diversité des interprétations prouve seulement que cette opération est du domaine de l'intuition plus encore que du ressort du raisonnement. Elle prouve que celui qui interprète bien est mieux doué par la nature, qu'il se trouvait dans des dispositions plus convenables que celui qui s'est trompé, ou qu'il a mieux exercé, et ainsi plus perfectionné sa faculté divinatrice.

On comprend, en effet, qu'il suffit d'un bien petit dérangement dans l'équilibre physique et surtout moral de l'interprète, pour qu'il se trompe dans une opération si délicate.

Mais, comme le dit Cicéron :

« Quoique beaucoup de circonstances trompent ceux qui prédisent au moyen de l'art des conjectures, la divination n'en existe pas moins. Les hommes sont susceptibles d'errer dans cette science, comme dans les autres. Il peut arriver que l'on prenne pour certain un signe douteux. Une partie du présage a pu rester cachée, on a pu ne pas apercevoir ce qui en détruisait l'effet. »

On n'est donc pas plus fondé à nier la divination et l'interprétation parce qu'on est susceptible de s'y tromper, qu'à nier les mathématiques parce qu'on peut faire des erreurs de calcul ; ce qui arrive d'autant plus fréquemment qu'on est moins exercé.

De même que le comptable fait d'autant mieux ses

additions qu'il y est plus exercé, de même le devin peut d'autant mieux interpréter qu'il a acquis plus d'expérience.

Les moyens de développer la faculté interprétative et de l'entretenir en bon état sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons déjà indiqués pour le développement de la faculté divinatrice naturelle.

Celui qui veut obtenir des songes agréables et véritables ou parvenir à les bien interpréter, doit :

1° Observer dans le boire et le manger un régime sobre et frugal, afin que son esprit ne soit pas obscurci par les vapeurs qui s'élèvent de l'estomac au cerveau :

2° Modérer ses passions, ce qui ne veut pas dire qu'il soit nécessaire de les étouffer absolument ;

3° Se tenir dans de bonnes dispositions d'esprit et de corps ; bien portant et en joie ;

4° Vivre vertueusement ;

5° Se livrer à des entretiens joyeux et plaisants un peu avant de se mettre au lit ;

6° Saint Bernard ajoute : se coucher avec quelque belle et sainte méditation.

Cicéron avait déjà dit avant saint Bernard :

« Celui qui se livre au repos avec un esprit bien disposé par de sages méditations et par un régime convenable à la tranquillité, voit dans ses songes des présages vrais et d'un effet certain ; de même, dans l'homme qui veille, une âme chaste et pure est plus susceptible de trouver la vérité, soit par les astres, soit par les oiseaux, soit enfin par les autres signes. »

C'est par l'observation de ces préceptes que les sens intérieurs conservent toute leur délicatesse et restent

susceptibles de vibrer sous l'action des objets qui agissent sur eux.

Les songes naturels, c'est-à-dire ceux qui dérivent de nos rapports avec le monde extérieur, de notre alimentation, de nos sensations, de nos actions, peuvent, comme les songes divins, être plus ou moins clairs, prêter à l'interprétation et donner lieu à des indications sur l'état de la santé du songeur et sur d'autres objets de l'ordre naturel, mais si l'interprétation des songes divins est sujette à erreur, celle des songes naturels ne l'est pas moins. Il ne faut donc pas trop s'y fier.

VII. — Relativement à leur objet, les divinateurs distinguent :

1° Les songes propres, qui regardent la personne qui les fait ;

2° Les songes d'autrui, qui se rapportent à d'autres personnes ;

3° Les songes communs, concernant le songeur et d'autres personnes ;

4° Les songes publics, portant sur les affaires publiques (locales ou statales) ;

5° Les songes généraux ou universels, qui représentent quelque changement dans l'état de l'univers, ou dans quelques-unes de ses principales parties, telles que la terre, le soleil, la lune, etc.

La véracité de ces diverses sortes de songes est d'autant plus douteuse qu'ils s'éloignent davantage des songes du premier genre, où le sujet et l'objet sont la même personne.

Néanmoins, on voit des exemples assez nombreux

de prédictions plus ou moins exactes et précises de grands événements publics, qui tiennent à la fois de la divination et de la prévision.

Encore ici l'intuition joue le principal rôle. On voit, en effet, une foule de philosophes, d'historiens et d'hommes politiques, surtout de nos jours, qui sont incapables de prévoir les événements les plus simples, qui ne voient pas, comme on dit, plus loin que le bout de leur nez ; tandis que d'autres prédisent longtemps d'avance et avec assez d'exactitude, les conséquences qui découleront fatalement d'un ordre donné de choses.

Pour ne pas étendre cette étude outre mesure, nous ne citerons qu'un exemple qui nous intéresse particulièrement : c'est la prédiction, par plusieurs penseurs du siècle dernier, de la Révolution française.

Dès 1764, J.-J. Rousseau écrivait dans *l'Emile* : « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. » Il en prévoyait donc plusieurs.

« Je tiens pour impossible, ajoute-t-il ensuite, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer : toutes ont brillé, et tout État qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières de cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les sait que trop. »

La prédiction suivante de Montesquieu est sans doute antérieure, mais elle n'a été imprimée qu'en 1770, dans le *Portefeuille d'un philosophe*, par l'abbé du Laurens :

« La France, dit Montesquieu, tombe dans l'avi-
lisement et la misère : ce siècle l'anéantira, ou elle
sera la proie du premier conquérant. »

Le comte du Buat-Nançay, diplomate distingué
et auteur de plusieurs ouvrages qui ont passé inaper-
çus en France, — ils ne sont pas écrits dans la forme
académique, — mais qui ont eu beaucoup de succès
à l'étranger, et qui sont encore consultés aujourd'hui
en Allemagne, le comte du Buat disait souvent : « La
monarchie française finira avec Louis-Auguste,
comme l'empire romain avec Augustule. »

En 1775, le chevalier de Lisle publiait une chanson
où les événements de la Révolution sont si fidèlement
décrits que, si elle n'était pas imprimée et datée, on la
croirait faite après coup. A titre d'échantillons, en
voici deux couplets :

On verra tous les Etats
Entre eux se confondre :
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre ;
Des biens on fera des lots
Qui les rendront tous égaux :
Le bel œuf à pondre, oh ! gué !
Le bel œuf à pondre.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
Au droit de nature ;
Adieu, parlements et lois,
Les princes, les ducs, les rois ;
La bonne aventure, oh ! gué !
La bonne aventure.

A la veille de la Révolution, en 1787, le cardinal
de Bernis disait : « Un gouvernement faible qui se
déshonore est perdu... La monarchie française touche

à sa fin : il est plus facile de prévoir sa dissolution que d'imaginer comment elle renaîtra. » (TURLOT, *Théorie de l'avenir*, 11, 243.)

Mais de toutes ces prédictions, la plus typique, celle où la vraie divination se trouve mieux unie à la prévision, est celle de Cazotte qui, comme on sait, prédit, non seulement les événements généraux, mais le genre de mort de Chamfort, de Vicq-d'Azir, de Nicolaï, de Bailly, de Malesherbes, de Roucher, de la duchesse de Grammont, de la famille royale, etc.

Si l'on rentrait plus souvent et plus profondément en soi-même, si l'on méditait davantage sur l'enchaînement des causes et des effets, on ferait certainement beaucoup d'autres prophéties.

Si Cazotte était encore de ce monde, il prédirait sans doute que l'ordre de choses actuel touche à sa fin, que le *fiasco* de l'Exposition du centenaire va être le prélude du bouleversement, et les élections, l'entrée en scène des nouveaux acteurs; peut-être même annoncerait-il le sort qui attend les initiateurs de la politique coloniale, les fabricants de chemins de fer électoraux et d'écoles non moins électorales.

En effet, il n'est pas nécessaire d'être doué de hautes facultés divinatrices, il suffit du raisonnement le plus simple, pour comprendre que ne peut durer indéfiniment un régime qui, sous prétexte de ne pas laisser la lumière sous le boisseau, la place sur les tréteaux; qui, par l'instruction obligatoire et soi-disant gratuite, coule toutes les intelligences dans le même moule et n'aboutit qu'à faire des déclassés. Il est aisé de prévoir que le moindre incident, la pre-

mière chiquenaude suffira pour renverser le colosse gouvernemental. Si cela n'est pas encore fait, c'est parce que, instinctivement, on a ajourné la catastrophe par les fameuses épurations. Mais on n'a fait que reculer pour mieux sauter. La Révolution est donc inévitable, et le rôle du devin se bornerait à dire par qui, quand et comment elle sera faite.

VIII. — Il existe un grand nombre de prophéties universelles (de la 5^e espèce) sur la fin du monde et son renouvellement : l'apocalypse et ses nombreuses interprétations ; le *liber mirabilis*, etc. Le cardinal Cuza, au xv^e siècle, avait prédit que la fin du monde devait arriver entre les années 1700 et 1734. Trithème avait aussi annoncé un grand bouleversement pour l'année 1879. La prédiction ne s'est pas accomplie, mais on peut bien se tromper de dix ans en pareille matière.

Si les données sur lesquelles opèrent ces prophètes paraissent quelquefois un peu extravagantes, il ne faut pas croire qu'il en soit de même de toutes. C'est sur des bases scientifiques, discutables mais raisonnables, que, par exemple, Delormel, dans la *Grande Période*, Langlet dans l'*Introduction à l'Histoire*, etc., et beaucoup d'autres, établissent leurs conjectures sur les révolutions passées et futures du globe ; et il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que, en partie par intuition et en partie par prévision, on arrive à plus d'exactitude.

IX. — Il a été proposé diverses hypothèses pour expliquer les faits de l'ordre divinatoire. C'est même parce que la théorie ne leur convient pas, que beau-

coup de personnes nient les faits, comme si la réalité des faits pouvait dépendre des explications qu'on en donne, et qui ne peuvent être basées précisément que sur ces faits.

Le grand sujet de dissidence consiste en ce qu'on a voulu faire intervenir Dieu directement, personnellement dans la production de ces phénomènes.

« La faculté de prédire, dit Jamblique, ne vient ni de l'art, ni de la nature, mais de la divinité. Il en est de même des songes, de ceux du moins qui annoncent l'avenir et des aspirations qu'on éprouve pendant la veille. Ceux qui sont agités par le souffle divin ne vivent plus d'une vie animale. Qu'on les expose au feu, ils ne brûlent point; le Dieu qui souffle intérieurement repousse loin d'eux le feu extérieur. »

« S'il y a des dieux, disaient les stoïciens (Chrysippe, Diogène et Antipater, dans *Cicéron*), et qu'ils ne fassent pas connaître l'avenir aux hommes, ou ils n'aiment pas les hommes, ou ils ignorent ce qui arrivera, ou ils pensent qu'il n'importe pas aux hommes de connaître les choses futures, ou ils ne croient pas digne de leur majesté de les leur indiquer, ou, enfin, les dieux eux-mêmes ne peuvent pas les leur faire connaître. »

Partant de là, les uns tirent la conclusion suivante : s'il y a des dieux, il y a une divination; or il y a des dieux, donc, etc. Les autres disent : s'il n'y a point de divination, il n'y a pas de dieux, or... donc...

Voilà comment chacun abonde en son sens.

La vérité est que Dieu ne peut être mis en cause dans ce qui concerne la divination.

Il est certain que les inspirations, que nous appelons divines, parce qu'elles nous viennent du monde des causes, aussi réel et même plus que celui des effets, il est certain, dis-je, que ces inspirations dérivent de la cause première, au même titre que tous les effets ; mais c'est tout.

La faculté de deviner l'avenir est autant, mais pas plus merveilleuse, pas plus incompréhensible, que celle de nous souvenir du passé, comme l'a remarqué Plutarque, et même que celle de connaître le présent. Elle est donc aussi *naturelle*, quoique d'une nature et d'une origine différentes, puisque, l'avenir n'existant que dans le monde des causes, sa connaissance ne peut être puisée que dans le monde des causes, et n'entre dans notre entendement que par les sens internes, par la porte de corne.

Quoique nous ne comprenions pas comment de ces sensations externes résultent des idées et comment nos idées se conservent dans notre souvenir en l'absence des objets, nous ne nions pas le fait parce qu'il est trop fréquent et trop sensible, parce que c'est un fait.

Les sensations internes sont plus rares, il est vrai ; mais c'est en grande partie notre faute, et, d'ailleurs, ce ne peut être sur la fréquence des sensations que se règle leur réalité.

La faculté divinatrice nous est donc naturelle, et c'est avec raison que Quintus Cicéron a dit : « La nature pourrait nous manifester l'avenir sans qu'il y eût pour cela de divinité, et, rien n'empêcherait d'admettre l'existence des dieux sans qu'ils

aient donné au genre humain la faculté de la divination. »

Ne voulant pas, pour le moment, faire de théorie, nous nous bornerons à donner l'opinion, assez vraisemblable, de Posidonius sur la source des songes que nous appelons divins.

« Posidonius, dit Cicéron, croit qu'il y a trois manières de rêver (et conséquemment de deviner) par l'influence des dieux : d'abord l'âme, par une sorte de parenté avec les dieux, voit par elle-même ; en second lieu, l'atmosphère est pleine d'âmes immortelles dans lesquelles apparaissent comme des traits, des empreintes de vérité ; enfin, il croit que les dieux mêmes conversent avec les hommes endormis. »

X. — L'intervention de Dieu comme cause directe des songes étant considérée comme possible, ce qu'on ne peut contester, mais non comme nécessaire, la divination devient plus acceptable à la raison humaine, et se réduit à une question de fait.

Mais la divination est en butte à beaucoup d'autres objections de la part de la science. Examinons donc rapidement ce qu'il y a de fondé dans les principales de ces objections.

Pourquoi, dit-on, y a-t-il des révélations obscures, qu'on est obligé d'interpréter, et sur l'interprétation desquelles on est si sujet à se tromper qu'il est rare de voir deux interprètes tomber d'accord ? Si Dieu juge à propos de révéler l'avenir aux hommes, il doit le faire clairement, il ne doit pas leur envoyer des songes trompeurs ou ambigus.

Nous pourrions rétorquer cet argument en nous appuyant sur nos autres facultés intellectuelles.

Pourquoi, par exemple, si Dieu a voulu que nous connussions le présent, nous a-t-il doué du raisonnement, moyen indirect d'arriver à la connaissance des choses, au lieu de nous donner seulement l'intuition, la connaissance directe?

Probablement parce qu'il a voulu qu'une partie de nos connaissances fût notre œuvre propre.

Si nous voyions directement, si nous comprenions intuitivement que le carré de l'hypothénuse égale la somme des carrés des deux autres côtés d'un triangle rectangle, nous n'aurions point à exercer notre raison pour découvrir et démontrer aux autres cette vérité.

De même, on peut supposer que, si des révélations sont obscures et équivoques, — même en admettant qu'elles viennent de Dieu, — c'est pour que nous exercions et perfectionnions notre faculté interprétative.

Mais il y a d'autres raisons pour que nos inspirations soient sujettes à interprétation.

D'abord, nous l'avons déjà dit, il est essentiel, pour sauvegarder notre libre arbitre, qu'elles ne soient pas d'une évidence qui nous entraîne; il faut tout au plus qu'elles nous inclinent, et non qu'elles nous nécessitent.

Ensuite, il faut observer que, si nos songes sont vagues et incertains, c'est en grande partie parce que nous ne nous tenons pas habituellement dans les dispositions requises, et que nous avons indiquées, pour en obtenir de plus positifs; c'est, enfin, parce que nous ne nous accoutumons pas à les comprendre, à

les comparer entre eux, à les étudier, en un mot, dans leurs causes, dans leurs rapports, sous toutes leurs faces.

XI. — Pourquoi, demande-t-on encore, les inspirations viennent-elles pendant le sommeil plutôt que dans l'état de veille?

Si l'on a bien saisi ce que nous avons dit dans cette étude, on comprendra facilement que l'état de sommeil et les états analogues sont préférables par la même raison qui fait qu'on voit mieux une image dans une eau calme que dans une eau troublée et agitée.

Pour que les sens intérieurs perçoivent les sensations qui sont de leur compétence, il faut que les sens extérieurs soient dans le calme et le repos, de même que pour entendre un *pianissimo*, il faut se tenir en silence près de l'orchestre et non au milieu du roulement des voitures.

Nous pouvons avoir des songes, des inspirations, dans la veille aussi bien que dans le sommeil. Je connais beaucoup de personnes qui sont dans ce cas; mais il est plus difficile de les distinguer de nos propres pensées, cela se comprend.

XII. — On n'a jamais fait d'observations assez nombreuses et assez suivies pour tirer des songes des interprétations, je ne dirai pas certaines, mais seulement probables; encore moins pour tirer des divers moyens artificiels de divination: éclairs et tonnerres, vol des oiseaux, entrailles des victimes, positions des astres, etc., des conjectures vraisemblables. Telle est encore une objection que l'on entend souvent répéter contre la divination.

Qui sait si les Kaldéens qui ont recueilli des observations de ce genre pendant trois cents, suivant d'autres quatre cents et même sept cent soixante-dix mille ans, n'étaient pas arrivés à un degré de probabilité touchant de près la certitude ?

Les Keltes, les Étrusques, les Égyptiens, tous les peuples de l'antiquité ont fait, de l'aveu de tous les historiens, de longues études sur ces matières ; et il n'est guère probable que les Romains, si pratiques, et même si avarés, auraient envoyé la fleur de leur jeunesse chez les Étrusques pour y apprendre la divination, si les connaissances acquises par ces peuples eussent été absolument vaines et dépourvues de toute solidité.

Cicéron nous apprend que Xénophon avait consigné dans ses écrits tous les songes qu'il avait eus pendant son expédition avec le jeune Cyrus, et les événements, ajoute-t-il, les ont admirablement vérifiés.

Il suit de là et de bien d'autres faits semblables, que Xénophon avait des songes vrais, et qu'il était arrivé à les distinguer des faux et à les interpréter. Pourquoi donc d'autres ne parviendraient-ils pas au même résultat ? Parce qu'ils n'essaient pas, ou qu'ils n'en prennent pas les moyens.

XIII. — Si les anciens avaient fait ces observations et s'ils étaient arrivés à des connaissances positives, ces connaissances auraient été transmises de génération en génération, et ne seraient pas tombées dans l'oubli et le mépris.

Cette objection paraît plus forte, au premier abord, que les précédentes.

Cependant, quand on y regarde de près, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle a bien peu de valeur.

Combien d'autres connaissances acquises par les anciens, qui ont été perdues et que l'on redécouvre de nos jours !

Pour nous borner à celles qui nous occupent, rappelons-nous, ce que nous avons déjà dit précédemment, que « le sage Caton se plaignait de ce que beaucoup d'augures, beaucoup d'aruspices ont été entièrement perdus, abandonnés par la négligence du collègue. » (CICÉRON, *De la divination.*)

Par la négligence du collègue. Notez bien ceci.

Les corps officiellement constitués pour l'avancement des sciences, ou tout au moins pour leur conservation, n'ont jamais été que des obstacles à leur avancement, cela est archi-connu ; mais ce qui l'est moins, c'est qu'ils n'ont aussi jamais rien conservé.

XIV. — Concluons donc de ces considérations que la faculté divinatrice existe bien réellement (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit infaillible), et qu'elle est digne de toute l'attention du vrai philosophe.

Les meilleurs esprits de toutes les époques ont cru à la divination, l'ont étudiée et l'ont enseignée. Cela a duré jusqu'au xvii^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'inauguration des académies, de la demi-science, qui n'a qu'une jambe et qu'un œil, qui ne croit qu'à ce qu'elle voit, — pourvu encore que ce qu'elle voit soit d'accord avec son système préétabli, — et qui, naturellement, ne voit que ce qui est visible, le monde extérieur.

En effet, encore au xvi^e siècle, en 1537, Servet, qui

fut un des premiers à connaître la théorie moderne de la circulation du sang, enseignait à la faculté de médecine de Paris, dans les écoles de la rue de la Bûcherie, l'astrologie judiciaire et la divination, et il en publia une *apologie*.

Sur la plainte du doyen Tagault, Servet fut, pour ce fait, traduit devant le Parlement et exclu pour toujours de la faculté.

Le célèbre et savant Fervel avait aussi commencé par s'occuper d'astrologie, de qualités occultes et de démonomanie. (V. la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1884, p. 648.)

Un grand nombre de savants philosophes, en dépit de la science officielle, ont persisté à croire au monde invisible et à ses manifestations, nous en avons cité quelques-uns, nous pourrions en invoquer beaucoup d'autres ; mais il faut savoir se limiter ; nous terminerons donc en rapportant l'opinion de l'un des hommes les plus éclairés, les plus honnêtes et les plus impartiaux du siècle dernier, de Bernardin de Saint-Pierre.

« Les communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles sont rejetées par nos savants modernes parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs. Mais que de choses existent, qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas même été aperçues ! »

On voit par là que, si un peu de science éloigne de la divination, — surtout la science vénale, qui n'a pour fin que les diplômes, les honneurs et les profits, —

beaucoup de science y ramène ; car Bernardin de Saint-Pierre était certainement l'un des hommes les plus savants de son temps.

ROUXEL.

L'ASTROLOGIE

EN toute autre place qu'en cette Revue, où l'on traite spécialement de l'Occulte, nous eussions dû sans doute périphraser avant de présenter à nos lecteurs le titre de cet article ; puis éveiller leur attention sur la pente actuelle des esprits ; parler *grosso modo* des expériences tentées récemment dans le domaine du magnétisme ; rappeler le nom des célébrités anciennes et contemporaines qui se sont occupées de l'occulte ; évoquer les époques plus de vingt fois séculaires où ces sciences étaient en honneur ; fournir des preuves à l'appui de nos assertions ; chercher à étayer ces preuves sur le terrain plus connu des sciences exactes ; en un mot, préparer de longue main l'éclosion du sujet ;... ici, ces fastidieux préliminaires deviennent inutiles, nous parlons à des adeptes, et c'est grand plaisir pour nous.

Sans plus tarder, entrons donc dans le vif de la matière, et posons résolument cette question capitale : *Est-il possible de prédire l'avenir ?*

Si oui quels en sont les moyens ? Et, parmi ces

moyens quels sont les plus rationnels et les plus sûrs ?
C'est ce que nous allons examiner.

Les sciences de divination sont communes à tous les peuples, et leurs premiers essais se perdent dans la brume des siècles.

M. A. Vaillant, entre autres auteurs, prouve, dans son ouvrage intitulé : *Les Rômes, ou Histoire vraie des Bohémiens*, que les *Romanichels*, les Gitanos, les Gypsies, les Zingari et les Tziganes sont un seul et même peuple probablement exilé, il y a quelques cent ans, de la Chaldée ou de l'Égypte ; que ces Nomades qui font profession de « *dire la bonne aventure* » excellent dans la Science Chiromantique ; et qu'ils se servent aussi, pour rendre leurs oracles, de tablettes ornées d'Hiéroglyphes, lesquelles ne sont autres que le TAROT, cette « *Bible en Images* » ; l'auteur précité admire — avec juste raison — l'harmonieux arrangement de ces *lames*, leurs mystérieuses allégories, le génie qui a présidé à leur création, et les révélations étonnantes que leurs diverses combinaisons présentent à l'esprit. Il explique enfin leur signification propre, où figurent en première ligne les sept planètes et les douze signes du zodiaque.

Ce n'est point incidemment que nous parlons du *tarot* dans cette causerie, car c'est lui qui forme la partie essentielle de notre méthode divinatoire, qui devrait s'appeler Astrologie Onomantique, et que nous nous proposons de dévoiler dans l'*Initiation*.



Avant de présenter notre méthode, peut-être serait-

il seyant de nous présenter nous-même, non pas que nous voulussions faire notre propre biographie, ce qui serait immodeste, mais bien pour donner des garanties suffisantes à ceux de nos lecteurs qui nous feraient l'honneur de nous croire sur parole.

Après avoir lu, comme tout le monde, les livres de Desbarrolles, nous fûmes incité, il y a quelque dix ans, à étudier les savants ouvrages d'Eliphas Lévi; puis, prenant goût à l'occulte, et nous passionnant même pour ces attrayantes lectures qui répondent si bien à notre nature intime altérée de merveilleux, il nous fut donné de lire successivement : *la Mystique de Görres* et les élucubrations de MM. Mirville et Des Mousseaux; puis les ouvrages de P. Christian, sur l'Astrologie; nous publiâmes enfin l'an dernier un ouvrage intitulé *Les Mystères de l'Horoscope* (1) dans le but de scinder les deux méthodes Astrologiques : la Judiciaire et la Kabbalistique ou Onomantique, que Christian avait confondues. Puis nous dûmes à M. Papus de connaître les œuvres puissantes de Lacuria (2), et la *Langue Hébraïque restituée*, de Fabre d'Olivet, ce maître en linguistique : ces deux derniers ouvrages nous ont permis de parfaire notre méthode, incomplète jusqu'alors.

Depuis longtemps déjà, nous avons délaissé la *Cranioscopie* pour la *Chiromancie* plus exacte; puis, cette dernière science pour étudier la *Graphologie*; dans ces études, peut-être diverses quant à la forme

(1) Chez Dentu.

(2) *Les Harmonies de l'Être*.

mais absolument identiques au fond, nous voulions trouver une base commune, un point central qui les rattachât, car, dans notre manière de voir, et sans vouloir aucunement l'imposer, nous serions portés à croire que la science ontologique est *une*, et qu'il est non seulement possible, mais encore très rationnel de chercher à grouper et à synthétiser ses diverses branches (1).

..

Nous n'avons point ici à nous occuper de l'Astrologie judiciaire que nous ne pratiquons pas, mais bien de l'Astrologie-onomantique; Astrologie, car nous employons les douze constellations, et les sept planètes : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure et Lune; Onomantique, parce que le nom de famille du Consultant, qui le classe dans la société, et son prénom qui le classe dans la famille, nous servent également.

Notre méthode est Kabbalistique, puisqu'elle découle de la tradition Chaldéenne.

L'on voit que ses titres sont à la fois d'ancienneté et de noblesse.

La Chiromancie, ou plutôt la Chirognomonie — cette physionomie de la main — permet certainement de connaître le caractère, le tempérament, le genre d'esprit et les aptitudes du sujet; la Graphologie et la Physiognomonie renseignent également sur ces

(1) Dans son ouvrage sur la *Graphologie*, l'abbé Michon ne fulmine-t-il pas contre Desbarrolles qui cherchait à allier cette science à la Chiromancie? Le digne Prêtre ne voulait point admettre qu'entre l'écriture et la main qui la trace, il y ait homogénéité!

points ; mais aucune de ces sciences ne dévoile le futur, si tant est qu'il puisse être dévoilé ; on est toujours obligé, lorsqu'on veut plonger dans l'avenir, de recourir à l'instrument de divination par excellence : LE TAROT.

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs désireux d'étudier ces lames merveilleuses, aux savants articles de M. Barlet (1) ; notre rôle, dans cette revue, se bornant à l'exposé de notre méthode Astro-onomantique.

Avant d'exposer notre système divinatoire, qu'il nous soit permis d'examiner les bases sur lesquelles il repose tout entier ; ces bases sont le *ternaire-quaternaire* qui se retrouvent partout, dans les êtres comme dans les choses.

« Toute harmonie, dit Lacuria, est la résultante d'un agent positif et d'un agent négatif », voilà le ternaire ; sachant, de plus, que tout négatif est double, se subdivisant lui-même en négatif-positif, et en négatif-négatif, nous aurons le *quaternaire*, base et réalisation de tout ce qui est.

Ainsi, tout ce qui tombe sous nos sens est, ou solide, ou liquide, ou gazeux, ou radiant.

Dans les fluides, nous avons : le fluide lumineux, le fluide calorique, et le double fluide électrique.

Dans la nature, les quatre éléments : feu, air, terre, eau.

Dans la vie humaine, les quatre âges de l'homme, comme dans l'année les quatre saisons représentées symboliquement par les quatre signes Zodiacaux :

(1) Voir le n° 1 de l'Initiation.

Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, répétés trois fois, une fois dans chaque monde.

La grande synthèse philosophique de l'occultisme, a pour emblème le Sphinx quadriforme.

Chacun connaît les quatre opérations de l'esprit humain : observation, imitation, réflexion, reproduction, qui sont la forme spirituelle de la pensée ; enfin, les quatre points cardinaux ; les quatre couleurs fondamentales (1) ; les quatre figures de la géométrie : le cercle, la parabole, l'hyperbole et l'ellipse ; dans l'homme, les quatre tempéraments correspondant chacun à l'un des quatre viscères, le cerveau, les reins, les poumons, le cœur.

Il serait fastidieux d'étendre davantage cette nomenclature, que nous n'avons rappelée que pour laisser entrevoir le lien de parenté qui unit entre eux tous les positifs, les négatifs, et les harmoniques de cette série.

C'est avec un véritable plaisir que nous voyons dans cette Revue, MM. Polti et Gary baser leur système des tempéraments sur le quaternaire ; les lecteurs de *l'Initiation* pourront même comparer avec fruit nos articles à ceux de ces Messieurs, car il y aura forcément entre eux une connexité réelle.

Ainsi, au tempérament bilieux, nous rattachons l'élément FEU, et, conséquemment les signes du *Bélier*, du *Lion* et du *Sagittaire*.

Au tempérament sanguin l'élément AIR, et ses signes inhérents, *Gémeaux, Balance, Verseau*.

(1) En tenant compte de la double nature du bleu.

Au tempérament nerveux, l'élément TERRE, et les signes du *Taureau*, de la *Vierge* et du *Capricorne*.

Au tempérament lymphatique, l'élément EAU, et les signes *Cancer*, *Scorpion*, *Poissons*.

Est-ce à dire que tous les sujets nés sous l'influence de l'un de ces éléments seront exclusivement ou bilieux, ou sanguins, ou nerveux, ou lymphatiques? Non, pas absolument, parce que chaque signe zodiacal est régi par trois planètes différentes, ou *décans*, lesquelles viennent modifier l'influence principale de la Constellation zodiacale qui préside à la Naissance. Voyons donc, avant d'aller plus loin, à quel tempérament se rattache chacune des sept planètes.

Saturne est Bilioso-Nerveux.

Jupiter est Sanguin-Bilieux.

Mars est Bilieux.

Le Soleil est Sanguin-Nerveux.

Vénus est Sanguin-lymphatique.

Mercure est Sanguin.

La Lune est Lymphatique.

A l'aide des sept cercles fatidiques (1), il est aisé de calculer qu'un sujet né, par exemple, sous le deuxième décan du Sagittaire (nature du feu), et en une année régie par Vénus (ce qui donne la planète Jupiter pour le décan cherché) aura comme tempérament: Bilieux-Sanguin-Bilieux.

L'Etude et la Connaissance des tempéraments joue un trop grand rôle en physiologie, en thérapeutique et même en psychologie, pour que nous les passions

(1) Voir les *Mystères de l'Horoscope*.

sous silence, aussi avons-nous cru devoir leur consacrer ces quelques lignes.

S'il est vrai que la constitution d'un sujet peut, par déduction, laisser entrevoir ses forces et ses faiblesses, ses sympathies et ses antipathies, ce qui est déjà beaucoup, il reste toujours, comme divination, à évoquer l'image des événements qui ne dépendent point du libre arbitre — puissant chez certains individus richement doués, absolument nul chez d'autres — comment déterminer alors cette part d'inconnu, cette *Fatalité*, bonne ou mauvaise, indépendante de la Volonté ? Ici, nous entrons en plein dans l'occulte.

Devons-nous croire que l'homme, en naissant, ne fasse qu'obéir à la grande loi d'harmonie qui régit l'Univers ?

Qui dit Harmonie dit Amour, et qui dit Amour dit Attraction.

L'Apparition de l'homme ou plutôt la naissance de l'enfant, s'opère-t-elle par un acte volontaire, personnel de l'individualité spirituelle, ou faut-il seulement dans ce cas reconnaître une mystérieuse affinité ?

Si l'esprit, avant son incarnation, est libre de choisir son berceau et partant sa destinée, il faut avouer que bon nombre n'ont pas la main heureuse !

Si, au contraire, l'inéluctable loi préside à la naissance des êtres, faut-il prononcer le mot : *injustice* ? Nous sentons de suite que ce serait blasphémer. Entre ce libre arbitre absolu et cette fatalité non moins absolue, n'y aurait-il pas un moyen terme plus compatible avec notre jugement ? Et le TAROT lu ésotériquement ne peut-il pas trancher ce terrible dilemme ?

Tous les initiés le savent bien.

— Ou il faut admettre que l'âme, après son retour à la vie spirituelle, a la perception intime du but auquel elle tend et se fait justice elle-même par une ultérieure incarnation *ad hoc*; où, invinciblement attirée par le vide qu'elle s'est créé elle-même dans son incarnation précédente, elle vienne, de par la grande loi de compensation, payer fatalement l'arriéré de son bilan.

Quoi qu'il en soit, l'enfant naît, et de par cette naissance même, son chemin dans la vie est tracé. Comparable à une locomotive sur ses rails il pourra, son libre arbitre éclos, avancer ou reculer, marcher plus ou moins vite ou stationner absolument, dérailler ou faire éclater sa chaudière, c'est là toute la part laissée à son *libre arbitre*; ce qu'il ne pourra point changer, ce sont les rails qui doivent *fatalement* le mener, à l'ouest ou à l'est, au nord brumeux ou au midi rayonnant !

L'Etude des tempéraments nous fera connaître jusqu'à un certain point la part de liberté dévolue au sujet; mais la science divinatoire pourra nous faire entrevoir les événements fatals inhérents à sa destinée.

L'observateur des lois de la Nature a trop souvent l'occasion de *s'extasier* sur l'harmonieux arrangement qui préside aux plus petites choses, pour accorder la moindre place à ce mot vide de sens qu'on nomme le *hasard*; si, dans un décimètre cube de terre où se trouveraient plantés un cep de vigne, un pied d'olivier et un rosier de Bengale, une force intelligente donne à chaque plante la sève qui lui convient pour produire l'une du vin, l'autre de l'huile et la troisième

un suave parfum, comment admettre qu'une force intelligente supérieure ne préside pas à la naissance de l'homme, cette synthèse sublime de la Nature ! Partant de ce principe, nous sommes autorisés à supposer que le Nom familial que revêt l'enfant au berceau, de par sa naissance même, et que le prénom choisi par les parents pour distinguer le sujet de ses frères et sœurs, influenceront sur sa destinée future ; de là la science onomantique.

D'autre part, vouloir nier la puissante influence des saisons, ou plutôt de l'influx solaire sur les nati- vités, ce serait vouloir nier l'influence des climats et ne point reconnaître la fougue de nos Méridionaux d'avec le flegme des habitants du Nord.

Et les signes zodiacaux, nous l'avons dit déjà, ne sont que les signatures trinaires de chaque saison.

Examinons chacun de ces groupes.

Le Bélier, le Taureau et les Gémeaux symbolisent le Printemps avec ses trois phases : le réveil de la sève, la floraison des arbres fruitiers et des plantes, et enfin l'époque des Amours chez les Animaux.

Le Cancer, le Lion et la Vierge s'appliquant à l'été indiqueront : le premier l'époque des bains froids, question hygiénique et, en effet, le Cancer ou l'Ecrevisse préside à la santé, comme aussi aux submersions. Le Lion, ce « roi de la Création, » symbolise la force, la plénitude, la maturité, la production, le trop plein qui déborde, la vie exubérante, le sein gonflé de la mère Nature et le cœur de l'homme. La Vierge, avec sa gerbe d'épis, symbolise les moissons quelles qu'elles soient, les gains, les rapports, les accroisse-

ments de fortune ou de famille (la Vierge préside aux naissances) et l'élévation dans la position.

La Balance, le Scorpion et le Sagittaire représentent l'Automne; ici, la récolte est faite, la moisson terminée, mais ce n'est pas tout que d'acquérir, il faut savoir garder et défendre son bien contre les envieux, les voleurs, les rongeurs de toutes espèces, et puis chacun ne consomme pas tout ce qu'il récolte, il y a nécessairement échange; donc la Balance présidera au commerce, aux transactions et partant aux concurrences, aux adversaires, aux inimitiés déclarées; de plus, elle préside aux mariages, cette grande balance de la vie.

Le Scorpion sera l'emblème des fatalités de l'existence, des maladies, des chagrins, des troubles de cœur, des séparations, des deuils.

Le Sagittaire ou Centaure est un emblème de grande force ou de grande faiblesse; le monstre est moitié homme, moitié cheval; les sujets nés sous cette constellation décembrale sont tout bons ou tout mauvais, hommes ou bêtes; car, après avoir défendu ses biens, l'homme est appelé à jouir de la part qui lui est allouée, et alors ou il garde tout pour lui, comme la bête qui symbolise l'égoïsme, ou il partage avec ses frères, et alors, de par le rayonnant altruisme, il est homme, il est fort, il est armé comme la moitié antérieure du Sagittaire.

Le Capricorne, le Verseau et les Poissons symbolisent l'hiver ou la vieillesse, car nous savons déjà que les saisons annuelles sont similaires aux quatre âges de la vie humaine.

Le Capricorne, moitié bouc et moitié poisson, est l'emblème des grands mouvements passionnels, des élévations ou des chutes ; de par ce signe, l'homme atteint aux sommets comme la chèvre aime à brouter le cytise aux hauteurs escarpées, ou il plonge au-dessous du niveau normal de la Société comme l'indique l'autre moitié de ce signe, terminée en queue de Sirène.

Le Verseau ou le fleuve indique assez que l'homme comme le fleuve doit vivre de la vie de *relation*, être le trait d'union entre la source et les Océans. Après avoir collecté sur son parcours le tribut des rivières qui se déversent dans son sein, il doit, lui aussi, déborder comme le Nil généreux, et fertiliser ce qui l'entoure ; aussi, le Verseau est-il l'emblème de la pédagogie, des rapports sociaux, de l'utilité, des forces sympathiques.

Les Poissons, dernier signe zodiacal, représentent la Mer, le grand Tout, le but final, la dispersion de l'individualité, la décrépitude, la Mort.

Quel langage puissant que cette symbolique des Emblèmes ! et comme en les étudiant, on reconnaît la haute sagesse et la science profonde des Mages qui nous les ont transmis !

Serait-ce un signe des temps, une conséquence harmonique de l'émancipation des esprits et de la diffusion de la lumière spirituelle ? Tandis que, sur la nuit du matérialisme actuel, l'œil du voyant saisit déjà une aube naissante, précurseur de l'éclatante aurore qui, sous peu, inondera la terre de ses clartés ; tandis que sur chaque point du globe, les esprits, semblant sortir

d'une léthargie profonde, gazouillent un hymne printanier, où l'espoir d'une ère nouvelle fait entendre sa note joyeuse, au moment précis où le Sphinx de Giseh, attentif aux bruits venant de l'Occident, sourit avec amour à ce grand réveil psychique qui s'annonce, une société franco-anglaise va, m'a-t-on dit, désensabler le socle de granit du Sphinx, forcer sa porte d'airain et, pénétrant dans les flancs du monstre, chercher, le pic en main, les trésors matériels qu'on y croit renfermés, alors que les trésors spirituels dont il est l'emblème se préparent également à un épauvrissement formidable qui, de contrées en contrées, se répercutera jusque dans les souterrains mystérieux où les premiers Mages enseignaient secrètement la *Science ésotérique*, cette divine connaissance humaine !..

(A suivre.)

ELY STAR.

HYPNOTISME

CACHEXIE NICOTIQUE GUÉRIE PAR L'HYPNOTISME ET LA SUGGESTION

M. Dessanne, âgé de vingt-six ans, bien constitué, ancien artilleur, a commencé à faire usage de la cigarette vers l'âge de quinze ans; il a fini par fumer pour 50 centimes de tabac par jour. Il a reconnu lui-même que c'était un abus qui portait atteinte à sa bourse et surtout à sa santé. Il est un peu maigre et son teint est

pâle, jaunâtre ; le matin, il a des aigreurs et des crampes d'estomac ; il a peu d'appétit et ses digestions sont languissantes. Il voudrait bien renoncer au tabac, mais, comme il arrive ordinairement dans les luttes contre les passions, la volonté est plus faible que la bonne intention.

Au mois d'août 1887, il entra comme concierge au service de M. Perriau, directeur de l'établissement de « la Mère de Famille ». Dans ses nouvelles fonctions, il lui fut absolument interdit de fumer pendant qu'il était au magasin ; mais il s'empressait de réparer le temps perdu, c'est-à-dire gagné, aussitôt qu'il avait repris sa liberté. Alors, les cigarettes succédaient aux cigarettes avec une dangereuse persistance ; le matin notamment, l'air de l'escalier était imprégné de l'odeur du tabac. Après lui avoir fait observer plusieurs fois qu'il abusait du tabac, que tôt ou tard il serait victime de sa passion, après avoir reçu cette réponse : « Je sais que vous avez raison ; mais c'est plus fort que moi ; je ne puis renoncer au tabac ! » il y a une dizaine de jours, je lui ai dit que si réellement il désirait se corriger, je pourrais le guérir, sans effort, sans douleur, sans médicaments intérieurs et sans qu'il ait à modifier son service. Il accueillit ma proposition. Donc, j'arrive au fait, sans autre préambule.

Le 2 décembre 1888, à 3 h. 1/2, je commence la pratique de l'hypnotisme d'après les indications qui m'ont été données par M. le D^r Chazarain (1). A 3 h. 50, le sommeil hypnotique est obtenu. La respi-

(1) Chaque praticien hypnotiseur a sa méthode ordinaire, qu'il varie selon la plus ou moins grande sensibilité de ses sujets.

ration et la circulation sont normales, comme dans le sommeil ordinaire.

Je fais alors la suggestion, qui consiste à dire sur un ton affectueux et impérieux tout à la fois :

« Le tabac est coûteux... Le tabac est dangereux pour la santé... Vous trouvez le tabac mauvais... Vous ne fumez plus... »

Je répétais ces paroles deux fois, à trois ou quatre minutes d'intervalle, puis je provoquai le réveil.

L'ayant interrogé alors, j'ai constaté que M. Des-sanne avait un vague souvenir de ce que je lui avais dit ; mais ce qui est l'important à signaler ici, ce sont les résultats obtenus :

Le soir, il n'eut plus envie de fumer : toutefois, par habitude sans doute, il fit machinalement une cigarette et l'alluma. Il fut étonné de lui trouver un goût désagréable : « C'est comme si j'avais fumé des feuilles mortes », me dit-il. Il jeta cette cigarette, après en en avoir fumé la moitié environ, tandis qu'il était habitué à en consommer dix à quinze dans la soirée.

Le 3 décembre au matin, il ne fuma pas du tout. Les habitants de la maison purent remarquer, en effet, que l'on ne sentait pas dans l'escalier l'odeur de tabac comme de coutume. Dans la journée, M. Des-sanne essaya de fumer, mais le tabac lui parut encore mauvais, sans attrait ; il ne put finir aucune des trois cigarettes qu'il avait allumées.

Ce qui est très bon à noter, c'est que les aigreurs et les crampes d'estomac ont disparu, et que l'appétit est revenu, au point que le sujet en traitement a dû manger un morceau de pain avant l'heure du dîner.

Le 4, il ne fume pas du tout dans la matinée. A midi, après son déjeuner, nouvelle hypnotisation, qui s'obtient en 16 minutes. Nouvelle suggestion, en procédant comme la première fois.

Depuis lors, Dessanne n'a plus essayé une seule fois de fumer et il « ne pense même plus au tabac ».

Le 6, je lui demande comment il se trouve. « Je me sens mieux, me répond-il. Je mange avec plus d'appétit. Mes *crampes d'estomac* ont disparu. Je n'ai plus aucune envie de fumer. »

« Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, donnez-moi ce qui vous reste de tabac. »

Il s'est empressé de me le donner, déclarant de nouveau que la cigarette n'avait plus aucun attrait pour lui.

M. Dessanne me raconte que, la veille, il a dû passer un moment au café avec un ami qui fumait; et que non seulement il n'a pas eu le désir de l'imiter, mais encore que l'odeur de la fumée lui était désagréable.

Afin de bien confirmer cette guérison, je lui proposai de renouveler une dernière fois la suggestion. Il s'en rapporta complètement à moi. En conséquence :

Le 8 décembre, à 1 h. 25, étant renfermé seul avec lui dans ma chambre, comme les deux premières fois, je procède à l'hypnotisation. A 1 h. 30, les yeux se ferment spontanément.

A 1 h. 43, je fais une suggestion, répétant les paroles ci-dessus rapportées. A 1 h. 46, M^{me} Dessanne vient dire que l'on appelle son mari.

Le bruit de la sonnette n'a pas réveillé ce dernier. A 1 h. 48 dernière suggestion.

A 1 h. 52, il fait quelques mouvements, prélude, je pense, du réveil spontané. Alors je provoque le réveil instantané.

A ce moment, la femme vient de nouveau sonner et réclamer son mari!...

Je dis à M. Dessanne, au moment de son départ:
« Vous êtes guéri maintenant pour toujours de la passion du tabac ! »

Le soir j'ai appris qu'au moment de l'hypnotisme, quelque *commère* avait dit à M^{me} Dessanne que ce que je faisais à son mari était *très dangereux*, et qu'il ne fallait pas me laisser continuer.

Heureusement, il était trop tard ; *le bien était fait*.

P. S. — Aujourd'hui, 22 janvier 1889, Dessanne est bien guéri de la tabacomanie, ainsi que de ses aigreurs et de ses douloureuses crampes d'estomac. Il a bon appétit et son teint devient plus vermeil.

E. DECROIX.

(*La Science pour tous.*)

ESSAI

SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

II

DE tout temps la philosophie et la littérature d'une part, les mœurs de l'autre ont été intimement liées. On explique volontiers celles-ci par celles-là et on

ne nie pas la réaction des secondes sur les premières. Mais l'influence de la philosophie n'est ni directe ni immédiate, il lui faut un intermédiaire et c'est la littérature courante qui en remplit les fonctions : le roman, le théâtre et les ouvrages de vulgarisation scientifique répandent dans les masses les doctrines régnantes simplifiées, débarrassées de leur attirail logique et métaphysique, ils n'en laissent subsister que les idées apparemment saillantes et les altèrent même quelquefois. Ainsi déshabillés, qu'on nous passe l'expression, les systèmes sont souvent défigurés, tel point important est laissé de côté, tel autre si développé qu'on dépasse la pensée de l'auteur en l'exagérant et en la faussant ; les systèmes, aussi bien que les dogmes, perdent leur saveur d'origine dès qu'ils prennent possession de la foule sous la forme d'analyses plus ou moins exactes, d'exposés plus ou moins fidèles, à l'usage des gens du monde, de critiques plus ou moins justes. C'est ainsi que les meilleures lithographies n'arrivent qu'à donner une idée imparfaite des tableaux d'un maître. Socrate et Jésus n'ont rien écrit, ils savaient que l'enseignement parlé, en pareille matière, est préférable à celui des livres ; le vulgaire ne lira pas de traités métaphysiques ou moraux, tandis qu'il écouterait volontiers la parole vivante de celui qui s'impose par l'ascendant du génie et qui l'élève à sa hauteur en paraissant s'abaisser jusqu'à lui.

Il faut aussi préciser l'action inverse, celle des mœurs sur la philosophie. L'homme est toujours plus ou moins subordonné à son milieu, on prétend même que les héros reflètent le mieux le siècle dans lequel

ils vivent. Nous empruntons de préférence nos arguments, nos preuves et nos exemples au milieu environnant, c'est une tendance caractéristique qui nous pousse à nous appuyer plutôt sur le présent que sur le passé. Nous sommes ainsi plus sûrs de convaincre nos contemporains après nous être convaincus nous mêmes. Les événements de l'histoire, guerres et révolutions, et les découvertes scientifiques offraient à la philosophie un vaste champ d'étude et lui ouvraient de larges horizons; elle en a profité et a été ainsi aussi passive qu'active.

Il y a enfin à considérer la question d'origine: chaque race a son mode de penser, sa manière explicative propres; là où fleurit la métaphysique, l'empirisme ne saurait porter tous ses fruits; chaque peuple apporte sa méthode et ses inclinations particulières dans la recherche du vrai que l'humanité poursuit depuis qu'elle a conscience d'elle-même. D'ailleurs l'héritage légué par nos devanciers, les institutions, les coutumes, les livres et les croyances tracent en partie sa route à chaque génération, et l'origine des mouvements politiques comme des œuvres de l'esprit les plus hardies et les plus indépendantes serait facile à découvrir si on s'était astreint comme on le fait depuis longtemps pour les phénomènes naturels, à employer dans les recherches historiques la méthode rigoureuse des sciences.

L'Allemagne, la France et l'Angleterre ont vu naître et se développer les écoles qui prédominent aujourd'hui et qui ont profondément modifié la vie spirituelle chez ces trois peuples.

Sous Napoléon, la Prusse tombée plus bas que Rome après Cannes, avait eu les chants sublimes de Kœrner pour la conduire au combat, les exhortations enthousiastes de Fichte et de Schleiermacher pour la consoler dans les revers et soutenir le peu qui lui restait d'espoir. Dès 1815, après que la chute de l'empereur lui eût permis de panser ses blessures et de se ressaisir dans la paix et dans le travail, un philosophe se trouva qui la servit à l'égal de ses hommes politiques en sanctionnant par la raison les principes de gouvernement qui devaient lui assurer dans la suite une si prodigieuse fortune. Hegel, en effet, établissait que l'Etat est le but de la société, qu'il est la substance générale dont les individus ne sont que des accidents, que des modes; il donnait une forme métaphysique à l'idée qui a toujours guidé les Hohenzollern dans la conduite de leur royaume, à savoir que le roi est le premier serviteur de l'Etat et que les sujets ne sont que des outils entre les mains de ce serviteur; plus les outils sont maniables, plus le serviteur remplit sa tâche avec facilité et plus l'Etat prospère; celui-ci n'est plus seulement l'ensemble des citoyens (le mot citoyen est presque une hérésie en Prusse), c'est une entité abstraite, je dirai même une divinité redoutable et exigeante.

Le professeur d'Iéna était très écouté, la foule des étudiants se pressait autour de sa chaire, il n'eut pas de peine à leur inculquer avec ses théories politiques ses vigoureux sentiments d'abnégation, de dévouement à la cause commune, empreints du plus sincère patriotisme, du plus pur *civisme*, comme on disait

sous la Convention, qui devaient faire la grandeur de la patrie allemande comme ils avaient fait la grandeur de la nôtre en quatre-vingt-treize. On peut dire sans exagération qu'Hégel a préparé Bismarck et qu'il lui a facilité ses réformes et son œuvre. L'allure majestueuse de sa logique à priori séduisit tous ceux qui crurent le comprendre, le reste admira de confiance; cette espèce de mysticisme de la raison, cette phraséologie qui semble par l'indétermination et par la généralité de ses termes vouloir embrasser l'infini et l'absolu convenait bien aux esprits qui commençaient à ne plus se contenter ni du luthéranisme orthodoxe ni même du rationalisme. En effet, la noblesse seule était à peu près restée fidèle à l'orthodoxie; la théologie, dans les Universités, était traitée comme une branche de l'enseignement philosophique général; le principe du libre examen avait porté ses fruits, et les dogmes n'étaient plus que des doctrines. Le retour à la foi primitive, le *Réveil*, ainsi qu'on l'a nommé, ne devait se produire que plus tard, et cet effort des piétistes, s'il a eu quelque action sur le peuple des campagnes, n'a nullement provoqué une évolution tant soit peu marquée dans le processus idéologique des classes éclairées.

Depuis longtemps le rationalisme régnait, il n'avait pas attendu, comme ailleurs, pour se développer, le progrès des sciences. Luther en avait semé les germes, car le fond même de sa réforme, le serf arbitre et les idées augustinienes n'excluent pas la liberté individuelle de l'esprit, la liberté pour chacun de se préparer comme il l'entend au salut et à la grâce.

Les peuples de race germanique en sont restés à

des institutions qui paraissent arriérées, si on se place au point de vue anglais ou français; cela tient en partie au régime impérial sous lequel ils vécurent pendant le moyen âge et à la décadence et à l'anarchie sous laquelle ils tombèrent ensuite, pendant que l'Angleterre et la France parcoururent la série inverse de transformations. Mais il n'en fut pas de même dans l'ordre spirituel; l'Allemagne en théologie et en métaphysique dépassa rapidement ses sœurs européennes et la Renaissance, qui fut le signal partout ailleurs de l'avènement de la méthode expérimentale d'une part et de l'autre, du retour à l'art et à la littérature antiques, détermina dans ce pays l'affranchissement de la pensée pure et de la pensée morale. Ainsi Luther est un libérateur, un révolutionnaire, Calvin et Loyola sont tout le contraire.

On comprend alors que le panthéisme moderne ait fait là son apparition. Spinoza, partout conspué, y avait eu ses premiers disciples, Goëthe s'était nourri de l'Ethique dans sa jeunesse et, comme il le dit lui-même, revint à cette source inépuisable vers la fin de sa vie. Ce n'est donc pas s'exagérer l'importance de l'Hégélianisme que d'affirmer qu'il a contribué pour une grande part à la fondation de l'unité allemande, unité abstraite comme la philosophie dont elle dérive, longtemps caressée en esprit avant d'avoir eu sa réalisation matérielle, établie on pourrait dire a priori par la force, sans autre raison d'être que son excellence évidente, indiscutable, de même que les axiomes de la *Grande Logique* s'imposent sans explication.

Faut-il ajouter qu'en même temps la science dans

le haut enseignement et dans les ouvrages de vulgarisation achevait la conquête panthéiste? Il suffit de citer Moleschott, Büchner et Haeckel : le livre du premier sur la *Circulation de la Vie*, le traité du second sur le Soleil, l'âme du monde, l'*Essai de psychologie cellulaire* du dernier ont des titres assez significatifs qui dispensent de tout commentaire.

Le domaine de la morale était bientôt aussi envahi par le même courant ; les règles de conduite, les conseils pratiques esquissés par Spinoza ne convenaient qu'à quelques âmes d'élite, spécialement organisées, le vulgaire ne s'en contentait point, les ignorait même sans doute. Schopenhauer vint à propos combler la lacune. Longtemps inconnu, on sait comment il fut accueilli lorsque ses œuvres commencèrent à se répandre : les disciples affluent, il reçoit des lettres où on lui donne le titre de sauveur du genre humain, des désespérés lui rendent grâce de ce qu'il leur a montré la voie du salut ; chaque année à son anniversaire, les fleurs et les adresses encombrant son modeste salon, et lorsqu'il meurt, au milieu des applaudissements et des chants de louange, le rêve de toute sa vie s'était réalisé, ses compatriotes se convertissaient en foule à la nouvelle religion, car c'est presque une religion qu'il avait la prétention de fonder. Quelques années plus tard, Edouard de Hartmann fait paraître sa *Philosophie de l'Inconscient* ; le public, depuis longtemps préparé, voyant en lui un descendant en ligne directe de Schopenhauer, l'accueille avec enthousiasme, sa renommée monte rapidement, son nom est bientôt dans toutes les bouches,

et il n'est pas de bourg dont le pasteur ou le curé ne lise son livre; on le discute en chaire, dans les salons et dans les brasseries.

L'Inconscient, que ce mot vague allait bien à la nébuleuse Allemagne!

Comme elle se sentait à l'aise avec cet indéterminé qui satisfait à tout, avec ce *Deus ex machina* de la métaphysique et de la cosmogonie pessimistes, elle dont l'histoire depuis l'époque où Rome perdait ses légions dans la sombre Hercynie, jusqu'à nos jours où une formidable armée paralyse l'Europe et nous fait l'effet d'un non-sens, d'un défi jeté à la civilisation dont nous sommes si fiers, se déroule sans cause et sans but comme par une série de coups de hasard, dans un embrouillement et une indécision qui cachent à l'historien la loi maîtresse du développement de cette étrange et grande nation, de cette *officina gentium*, presque aussi mystérieuse aujourd'hui qu'au temps de Tacite! Car elle est un tissu de contradictions; si vous l'étudiez au point de vue politique, qu'y trouvez-vous? l'hégémonie militaire de la Prusse se dessinant au xviii^e siècle, un instant compromise par Napoléon, mais reprenant bientôt ses avantages et s'affirmant victorieusement à Sadowa, puis à Sedan; au point de vue scientifique? des Universités glorieuses, indépendantes et riches, d'où jaillit à flots la lumière, Heidelberg, Munich, Leipsig, Berlin, où trônent les plus illustres professeurs, où accourent des étudiants de tous les pays, où se fabriquent avec une étonnante fécondité les théories et les hypothèses; beaucoup de travail et d'érudition, peu de génie; au

point de vue artistique? la patrie de la musique, de la musique pure, de la sonate et de la symphonie, la patrie de Beethoven, de Mendelssohn, de Weber, de Schumann et de Wagner; vous avez là une manifestation bien à part de l'esprit germanique, il a pris des ailes, il a dépouillé la lourdeur et l'inflexibilité, il les a délaissées pour la grâce et la fantaisie, il a si merveilleusement parlé cette langue suprême de toute l'humanité qu'il semble qu'on ne pourra jamais dépasser les maîtres allemands, de même qu'avec les Grecs, la sculpture paraît avoir atteint la limite même de la perfection, et ce sera peut-être un jour le plus beau titre de gloire et la caractéristique de la race; au point de vue philosophique et religieux? tous les systèmes et tous les dogmes, un mélange bizarre et disparate, des matérialistes, des spiritualistes à côté de piétistes et de mystiques, et de l'ensemble se dégage une tendance générale, le panthéisme.

Celui-ci règne sans conteste depuis plus de cinquante ans; de ses adeptes il a fait des sujets soumis, il leur a inspiré la résignation consciente à l'assujétissement, il leur a donné la raison d'être de l'Etat et les a aidés à en supporter les charges.

D'ailleurs, il affranchissait et émancipait les consciences, débarrassait les plus timorées d'un christianisme étriqué en leur fournissant les éléments d'une nouvelle morale et préservait les autres de la gangrène d'un matérialisme brutal. Il s'emparait des faits acquis par la science positive et lui imprimait un prodigieux élan en affirmant la parfaite stabilité, la divinité même, si l'on peut dire, de ses lois, manifestations

objectives de l'éternelle et immuable volonté du Dieu Univers. Son action a été profonde et forte, il a pénétré toutes les classes et toutes les sectes : grâce à lui le peuple a pu s'éclairer et s'instruire sans tourner, comme chez nous, à l'athéisme ; grâce à lui les étudiants et les Universités sont plus patriotes (1) que partout ailleurs, et les socialistes aussi plus sincères travaillent à l'amélioration du sort de l'ouvrier sans chercher à l'éblouir par des promesses révolutionnaires ou anarchistes ; grâce à lui toute la nation, Bavarois, Wurtembergeois, Hanovriens, Saxons et Prussiens sont unis par la même confiance en leur avenir prédestiné, en leur rôle déterminé à l'avance, et se considèrent dans leur totalité comme un facteur que nulle puissance ne saurait rayer de l'évolution cyclique du monde. Le déterminisme, loin de les émouvoir, les affermit dans leur foi. Quel spectacle pour nous, Français, et combien profonde nous apparaît la différence qui existe entre ce peuple et nous lorsque nous examinons ce qui se passait en France à la même époque ! Comme alors semblent chimériques les utopies de 1848, quand nous croyions l'Allemagne mûre pour une révolution analogue à la nôtre et quand nous prenions pour un mouvement de la nation tout entière les coups de tête de quelques étudiants mécontents du joug prussien et les timides récriminations de quelques bourgeois outrés du sans-

(1) « Il est évident que, du point de vue de notre doctrine plus que des autres, l'absolu dévouement de la personne au tout est possible. » VON HARTMANN, *Philosophie de l'Inconscient*. — Voyez aussi les pages 190, 191 du *Fondement de la Morale* de SCHOPENHAUER.

gène de leurs petits princes. De l'autre côté du Rhin la philosophie n'a pas cessé d'être conservatrice; chez nous, elle a peu à peu sapé et miné les institutions et les croyances, elle a été progressiste et radicale.

L'éclectisme n'avait pas abouti, son fondateur espérait le répandre et l'ériger en doctrine nationale; en réalité, il n'est pas sorti de l'Université, il n'a pas laissé de traces dans la littérature. Or c'est par la littérature qu'on peut le plus certainement juger de la force de pénétration d'une doctrine ou d'un système. Il faut, pour qu'une philosophie obtienne les suffrages et soit consacrée par le succès dans notre pays, qui a produit Descartes et la logique de Port-Poyal, qu'elle présente des déductions claires basées sur des axiomes évidents et des inductions rigoureuses appuyées sur des faits certains : le spiritualisme de Cousin, la psychologie éclectique, qui reposait beaucoup sur des mots, nullement sur l'expérience, ne remplissait pas les conditions voulues; la méthode scientifique, au contraire, qui, dans le domaine de la pratique, avait conduit à des résultats surprenants, à des découvertes dont l'éclat et la valeur frappaient les plus indifférents, s'imposait de plus en plus.

Ce ne sont plus comme en Allemagne des préoccupations théologiques, morales ou politiques qui déterminent la victoire de telle ou telle doctrine, ce qu'on réclame avant tout c'est la rigueur, la précision et la clarté des raisonnements, et la simplicité des définitions, qualités qui conviennent à la tournure positive que prirent les esprits au sortir de la crise romantique.

La religion tombait en désuétude, l'Eglise n'avait pas su reconquérir son ancien prestige que la Révolution lui avait enlevé; un Montalembert et un Lamennais prêchaient dans le vide, la très riche bourgeoisie et l'aristocratie catholique les écoutaient à peine, la jeunesse portait ailleurs ses vues, ses espérances et ses ambitions, la science captivait et accaparait les intelligences les mieux douées, la politique devenait le refuge des ambitieux médiocres, la majeure partie, j'entends parmi les classes éclairées, de la nation, lassée par les bouleversements qui s'étaient succédé depuis 1789, se laissait gagner par le scepticisme et l'indifférence pour tout ce qui touchait à l'Etat, à sa vie présente ou à venir, et il ne lui restait que la foi au travail, une foi aveugle. Elle avait fait du savant moderne son idéal et était toute disposée à recevoir de la bouche d'un savant les vérités nouvelles auxquelles elle aspirait.

Auguste Comte, mathématicien, ingénieur, fut l'homme de la situation; ainsi que Schopenhauer, il reste longtemps dans l'obscurité, mais son disciple Littré s'empare de ses idées, les divulgue dans ses écrits sous une forme simple et concise et bientôt la théorie positiviste compte ses adhérents par milliers. Quel fut l'effet produit?

W***.

(A suivre.)



PARTIE LITTÉRAIRE

LE FAKIR

COMME la Haine avait mis son poing sur les races,
Que les Omrahspour qui fleurissent ces splendeurs
Se détournaient de leurs rosiers sur les terrasses
Et couraient vers le sang comme des chiens rôdeurs,

Que partout, du Kounda, du Kouttar angulaire
Et de l'épieu que sur le tigre il essaya,
L'homme chassait à l'homme et que dans sa colère
Parmi les Pouranas hurlait Cartikéia,

Loin des cruels galops du cavalier mahratte,
Pour oublier les deuils de ce qui fut Kachmir,
Et les sanglots du Tadj et ceux du Goudjerate,
Le fakir misérable et nu voulut dormir.

Il choisit donc près du palais, sous les varangues,
Une dalle au hasard dans le chemin par où
Les éléphants vont boire au fleuve, et sans harangues
La déplaça, puis de ses mains creusa le trou.

*Et quand sa tombe fut assez longue et profonde
Et qu'on eut apporté le coffre qu'il fallait :
— O soleil ! que la nuit tous les deux nous confonde,
Cria-t-il, se tournant vers le mont violet.*

*Après quoi, dédaigneux de la crainte imbécile
Bonne pour les Çudrás qu'on voit au bord des puits,
Il replia sa langue en sa gorge, et docile,
Se fit boucher l'oreille et la narine ; puis*

*Ses deux yeux s'étant clos à la clarté vivante,
Avant même qu'un pli de sa face frémit,
Tel un enfant que rien encore n'épouvante,
Comme il avait voulu dormir, il s'endormit.*

*Or, quand on referma sur lui la tombe vile,
Qu'on replaça la dalle, à ce même moment
Tout sous le ciel, tout au palais, tout dans la ville
S'empourpra, fut lumière et gloire et flamboiement.*

*Et rêvant sur sa tour où le soir il respire,
Le fier Djahir-el-din Mohammed, en habits
De plaisance, sourit de se voir un empire
Qui n'était que saphirs, diamants et rubis !*

*Et des mois, puis des mois furent sans que la pierre
Fût levée et qu'on eût marqué même l'endroit
Où le fakir dormait, la paix sous sa paupière
Et la terre pesant, lourde au cercueil étroit.*

*Mais un jour, comme l'œuvre effroyable était faite
Et qu'après le triomphe éphémère et les chants,*

*La mort avait repris la plaine et jusqu'au faite
Renversé le palais sur d'autres murs penchants,*

*Voici que des bandits riant en leurs pensées
Troublèrent son sommeil d'une vague rumeur
Et que du ciel entra sous les dalles brisées.
Ils cherchaient les Trésors, ils eurent le Dormeur.*

*Et longtemps ce dormeur qu'un rêve encore égare
Autour de lui chercha la ville et les Omrah
Et les chariots blancs que les bœufs de Nagare
Traînent sous l'œil distrait des Çais au poil ras.*

*Puis un éclair, soudain, passa dans ses prunelles ;
Il comprit, et hagard d'avoir tout embrassé,
La désolation des guerres fraternelles
Et l'avenir sanglant et le sanglant passé*

*Il rentra dans sa fosse où pour des ans sans nombre
S'étant enveloppé la tête d'un lambeau
Et reployé, les mains aux genoux, dans son ombre :
— Fils, leur commanda-t-il, refermez le tombeau.*

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

HISTOIRES INCROYABLES

A BRULER

(Suite.)


Vivre dans son atmosphère, me baigner dans les
ondes de sa voix, dans les fluidités exquises de son

La religion tombait en désuétude, l'Eglise n'avait pas su reconquérir son ancien prestige que la Révolution lui avait enlevé; un Montalembert et un Lamennais prêchaient dans le vide, la très riche bourgeoisie et l'aristocratie catholique les écoutaient à peine, la jeunesse portait ailleurs ses vues, ses espérances et ses ambitions, la science captivait et accaparait les intelligences les mieux douées, la politique devenait le refuge des ambitieux médiocres, la majeure partie, j'entends parmi les classes éclairées, de la nation, lassée par les bouleversements qui s'étaient succédé depuis 1789, se laissait gagner par le scepticisme et l'indifférence pour tout ce qui touchait à l'Etat, à sa vie présente ou à venir, et il ne lui restait que la foi au travail, une foi aveugle. Elle avait fait du savant moderne son idéal et était toute disposée à recevoir de la bouche d'un savant les vérités nouvelles auxquelles elle aspirait.

Auguste Comte, mathématicien, ingénieur, fut l'homme de la situation; ainsi que Schopenhauer, il reste longtemps dans l'obscurité, mais son disciple Littré s'empare de ses idées, les divulgue dans ses écrits sous une forme simple et concise et bientôt la théorie positiviste compte ses adhérents par milliers. Quel fut l'effet produit?

W***.

(A suivre.)



PARTIE LITTÉRAIRE

LE FAKIR

COMME la Haine avait mis son poing sur les races,
Que les Omrahs pour qui fleurissent ces splendeurs
Se détournaient de leurs rosiers sur les terrasses
Et couraient vers le sang comme des chiens rôdeurs,

Que partout, du Kounda, du Kouttar angulaire
Et de l'épieu que sur le tigre il essaya,
L'homme chassait à l'homme et que dans sa colère
Parmi les Pouranas hurlait Cartikéia,

Loin des cruels galops du cavalier mahratte,
Pour oublier les deuils de ce qui fut Kachmir,
Et les sanglots du Tadj et ceux du Goudjerate,
Le fakir misérable et nu voulut dormir.

Il choisit donc près du palais, sous les varangues,
Une dalle au hasard dans le chemin par où
Les éléphants vont boire au fleuve, et sans harangues
La déplaça, puis de ses mains creusa le trou.

*Et quand sa tombe fut assez longue et profonde
Et qu'on eut apporté le coffre qu'il fallait :
— O soleil ! que la nuit tous les deux nous confonde,
Cria-t-il, se tournant vers le mont violet.*

*Après quoi, dédaigneux de la crainte imbécile
Bonne pour les Çudrâs qu'on voit au bord des puits,
Il replia sa langue en sa gorge, et docile,
Se fit boucher l'oreille et la narine ; puis*

*Ses deux yeux s'étant clos à la clarté vivante,
Avant même qu'un pli de sa face frémît,
Tel un enfant que rien encore n'épouvante,
Comme il avait voulu dormir, il s'endormit.*

*Or, quand on referma sur lui la tombe vile,
Qu'on remplaça la dalle, à ce même moment
Tout sous le ciel, tout au palais, tout dans la ville
S'empourpra, fut lumière et gloire et flamboiement.*

*Et rêvant sur sa tour où le soir il respire,
Le fier Djahir-el-din Mohammed, en habits
De plaisance, sourit de se voir un empire
Qui n'était que saphirs, diamants et rubis !*

*Et des mois, puis des mois furent sans que la pierre
Fût levée et qu'on eût marqué même l'endroit
Où le fakir dormait, la paix sous sa paupière
Et la terre pesant, lourde au cercueil étroit.*

*Mais un jour, comme l'œuvre effroyable était faite
Et qu'après le triomphe éphémère et les chants,*

*La mort avait repris la plaine et jusqu'au faite
Renversé le palais sur d'autres murs penchants,*

*Voici que des bandits riant en leurs pensées
Troublèrent son sommeil d'une vague rumeur
Et que du ciel entra sous les dalles brisées.
Ils cherchaient les Trésors, ils eurent le Dormeur.*

*Et longtemps ce dormeur qu'un rêve encore égare
Autour de lui chercha la ville et les Omrahs
Et les chariots blancs que les bœufs de Nagare
Traînent sous l'œil distrait des Çaïs au poil ras.*

*Puis un éclair, soudain, passa dans ses prunelles ;
Il comprit, et hagard d'avoir tout embrassé,
La désolation des guerres fraternelles
Et l'avenir sanglant et le sanglant passé*

*Il rentra dans sa fosse où pour des ans sans nombre
S'étant enveloppé la tête d'un lambeau
Et reployé, les mains aux genoux, dans son ombre :
— Fils, leur commanda-t-il, refermez le tombeau.*

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

HISTOIRES INCROYABLES

A BRULER

(Suite.)

Vivre dans son atmosphère, me baigner dans les ondes de sa voix, dans les fluidités exquises de son

regard, voilà ce que je rêvais... et elle m'eût refusé ce bonheur. Pourquoi donc ?

VII

Je ne la vis que vingt-quatre heures plus tard.

J'étais complètement rétabli : même jamais je ne m'étais senti si fort, si ardent. Je sentais circuler en moi la force vitale, chaude, vibrante.

Georges vient me chercher dans ma chambre pour me conduire à la salle à manger où Sitâ nous attendait.

— As-tu parlé de moi à ta sœur ? lui demandai-je avec la désinvolture d'un homme sûr d'avance du succès.

Il secoua la tête et ne me répondit pas : mon cœur se serra et je pâlis. J'eus alors la notion d'un danger inconnu, contre lequel je serais impuissant à lutter; ce fut comme une jalousie dont l'objet réel m'échappait, mais qui me causait une intolérable souffrance.

J'entrai. Sitâ était debout, et alors, mieux encore que dans le premier trouble du réveil, je vis l'adorable perfection de cette créature, qui peut seule caractériser le mot prononcé par son frère — la prêtresse.

Dans l'élanement de sa taille souple, dans la ligne de ses épaules, de son cou, de son corsage, dans la rectitude adoucie des plis de sa robe, il y avait je ne sais quelle placidité religieuse qui troublait et attirait à la fois. Ses cheveux noirs, par un arrangement non cherché, faisaient à son front un bandeau mystique, et dans ses yeux profonds et doux, le regard se perdait, ainsi qu'il arrive, lorsque le soir, par fan-

taisie, étendu sur le dos, on plonge dans les gouffres de l'immensité nocturne.

Elle ne me tendit pas la main, je ne lui offris pas la mienne : je ne me sentais pas le courage des banalités.

Lorsque nous fûmes assis, j'attendis qu'elle parlât, certain de retrouver au premier mot prononcé la note dont en moi j'avais conservé l'écho.

— Monsieur, me dit-elle, mon frère, qui vous aime beaucoup, a bien voulu me consulter à votre sujet. Est-il bien vrai que vous soyez décidé à partager nos travaux et nos études ?...

J'hésitai à répondre. Je venais de faire une remarque nouvelle. Sa voix — cette voix qui dut être celle du Sphinx parlant à Œdipe — s'accordait, comme en une sorte de tierce, à celle de son frère ; et je sentis tout à coup que la mienne, intervenant, allait sonner faux ; et cette conviction, qui était exacte, s'imposa si fort à moi que je m'inclinai, sans prononcer un mot :

— Voulez-vous me permettre, reprit-elle, de vous faire connaître mon impression, en toute franchise : j'espère que vous ne vous en blesserez pas, puisqu'en réalité mes objections s'adressent moins à vous personnellement qu'à la race française à laquelle vous appartenez...

— Mais n'es-tu pas Français comme moi ? m'écriai-je étourdiment en m'adressant à Georges.

Il sourit et, me touchant doucement le bras :

— Ecoute ma sœur, fit-il.

— Nous sommes Français en effet, reprit Sità. Mais

qui sait exactement quelle est sa descendance ? En ce moment, il s'agit non de nous, mais de vous seul. Eh bien, je crois que vos qualités même, inhérentes à votre origine toute gauloise, toute parisienne, sont un grand obstacle à vos désirs. En l'étude qui vous attire, vous voyez surtout le côté philologique... et même si j'en crois certains mots qui vous sont échappés pendant votre léthargie, vous êtes surtout entraîné par la curiosité innée en tout homme, curiosité du mystère, de l'occulte... Répondez-moi franchement, ne vous imaginez-vous pas, d'aventure, que la connaissance profonde de langues orientales peut donner, aux adeptes, accès dans un monde surnaturel, où s'acquièrent des pouvoirs... magiques. Et ne serait-ce pas là, dites-le moi, la raison vraie de votre ardeur de néophyte ?...

A ce moment, ses yeux étaient fixés sur moi, et, chose singulière, il me semblait que je sentais sur mon front, sur mes tempes, les effluves réels, matériels, tangibles et touchants de ce regard : et mon émotion fut telle que je répondis vivement :

— Vous lisez donc dans ma pensée ?

Puis je m'arrêtai brusquement, ennuyé de la vibration inharmonique de ma propre voix.

Ses paupières se baissèrent, et elle reprit doucement :

— Vous voyez bien que déjà vous m'attribuez, je ne sais pourquoi, un pouvoir surnaturel. Quoi qu'il en soit, mon observation a touché juste...

— Est-ce donc un crime, m'écriai-je, que de rêver l'élargissement des facultés dont vous a doué la nature ?

— Non, certes, dit Sitâ. Le devoir de l'homme est de devenir meilleur, et tout ce qui est bon est puissant. Mais si cette puissance peut être acquise — ce que je n'affirme ni ne nie, bien entendu, consciente que je suis de mon ignorance — elle n'a de valeur qu'en raison du résultat cherché ! Supposez un instant que vous soyez doué d'un pouvoir supérieur, en de certaines proportions qui vous permettent de changer plus ou moins l'ordre de la nature — supposez que vous puissiez... tenez... vous transporter instantanément d'un lieu à un autre, pénétrer à travers les corps matériels, ou bien encore découvrir les trésors cachés... que sais-je ? Je cherche dans les actes légendaires des magiciens ce qui pourrait convenir à ma thèse... je vous demande de dire quel usage vous feriez de ce pouvoir...

Je balbutiai, ne trouvant pas la réponse topique :

— Vous emploieriez votre force, reprit Sitâ, à conquérir la gloire... vous voudriez être puissant parmi les puissants... je ne vous parle même pas de richesses, de luxe, de satisfactions matérielles. Vous pouvez être assez généreux pour les mépriser... Mais n'éprouveriez-vous pas un infini bonheur à devenir l'idole de vos contemporains, à les dominer de toute la hauteur de votre énergie, à vous entendre saluer Maître, Roi... ne concevez-vous pas dans votre cerveau les joies immenses du pouvoir accepté, respecté... de l'universelle acclamation, vous saluant au passage, du salut de tout un peuple enthousiaste... dites... est-ce que vous repousseriez ce rêve ?...

— Fallût-il ma vie pour en obtenir la réalisation,

m'écriai-je dans un transport dont je ne fus pas maître, je suis prêt à la donner...

Et, frémissant, emporté par l'illusion splendide et dominatrice, je regardai Sitâ, hardiment, comme pour lui offrir de partager avec moi cette puissance...

— La science que vous cherchez, reprit-elle plus froidement, impose à l'homme l'abnégation la plus absolue le renoncement complet, irrémissible, à toute ambition et à tout égoïsme. Son acquisition a pour condition première la conception de la charité, de l'amour d'autrui, du sacrifice, en leurs acceptions les plus profondes. Toute science donne puissance, ceci est un axiome. La nôtre ne donne puissance que pour le bien... le bien de l'humanité tout entière. S'il pouvait arriver — ce qui est impossible — qu'un de ceux qui la possèdent conservât une pensée d'intérêt personnel, par ce seul fait, il ne serait plus qu'un ignorant et il retomberait plus bas que le plus bas des parias et des esclaves... Voilà ce que vous ne saviez pas, monsieur, lorsque vous avez demandé à mon frère de partager nos travaux, voilà ce qui m'engage à lui donner le conseil de vous mieux avertir que je ne le puis faire moi même. Réfléchissez donc, et encore une fois, pardonnez-moi...

— Réfléchir ! m'écriai-je. Mais vous ne m'avez donc pas compris ! Sais-je seulement ce que je veux ? A mon tour, ne vous blessez pas si je vous dis que vous m'avez tendu un piège... Quel homme eut entrevu, sans frissonner de passion, le tableau que tout à l'heure vous traciez devant moi... alors que vous me

jetiez en des horizons de gloire et de puissance où l'âme sent le vertige. Et de cette puissance, qui vous dit que je ne rêvais pas, dès lors, dans une vision rapide, de n'en user que pour le bien d'autrui... mais je ne veux pas discuter. Je m'étais mépris, j'ai butté contre l'obstacle que vous-même placiez devant mes premiers pas... je reconnais mon erreur, je la confesse, je la maudis. La voie où je me veux engager est autre, je l'accepte, avec ses souffrances, avec ses renoncements, avec son martyre, s'il le faut... Vous l'avez dit, je suis un néophyte, un apprenti, un enfant... mais puisque tous deux vous apprenez la charité, l'essentielle bonté, pourquoi repousseriez-vous mon bon vouloir et ma sincère résolution? Je vous en supplie... Georges le sait, je n'ai point de but dans ma vie. Je me sens attiré vers ces travaux par une attraction puissante... Quel que soit votre chemin, je veux le suivre... et si je n'y rencontre que souffrance et désillusion, eh bien! vous m'abandonnez, et sans un soupir, sans un reproche, je vous verrai partir seuls pour les régions lumineuses où je n'aurai pu vous suivre!

— Poète! fit Georges en riant.

Poète, peut-être, mais surtout... dirai-je amoureux! non, le mot ne rend pas l'exquis et poignant sentiment qui m'envahissait de plus en plus. Je ne m'appartenais plus: je me sentais devant elle humble comme le valet qui tremble d'être chassé! Ah! je l'aimais, je l'adorais... comme je l'aime et je l'adore à cette heure où n'ayant pris de son trésor de science que la parcelle maudite, je m'en vais affronter la mort pour me rapprocher d'elle!

A cette tirade romantique, Sità n'avait rien répondu : mais j'avais vu se répandre sur son visage un voile d'indicible tristesse. Craignant de l'avoir blessée par quelque expression trop vive — que je m'essayais d'ailleurs en vain à retrouver dans ma mémoire — je me tus à mon tour.

Mais Georges, devinant mes préoccupations, mit la conversation sur un autre sujet, et nous causâmes du passé de mon enfance, tandis que Sità, toujours silencieuse, semblait absorbée en une méditation intime.

Tout à coup, à côté, au-dessus de nous, — je n'aurais pu dire alors d'où cela venait — jaillit le son clair, mais extrêmement doux, d'une clochette ; c'était comme si on eut frappé légèrement d'une lame de couteau un verre d'une exceptionnelle finesse, cela et autre chose cependant, un son plus pur, plus éolien.

Sità et son frère tournèrent brusquement la tête et se regardèrent. La jeune fille était un peu pâle. Elle semblait interroger Georges des yeux. Il dit seulement :

— Oui, oui... va !

Sità se leva : comme par un mouvement instinctif, ses deux mains se croisèrent sur sa poitrine, et de son pas lent, mais ferme, elle sortit de la pièce.

Georges l'avait suivie du regard, et je lisais sur son front une sorte d'inquiétude :

— Qu'était-ce donc que ce coup de clochette ? lui demandai-je. Un appel ?

Il me considéra, comme si tout d'abord il n'eût pas compris ma question. Puis il répondit :

— Oui, un appel...

— J'aurais juré, repris-je, que cette clochette avait tinté ici même, dans l'air qui nous environne...

Georges me prit la main et, d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire, me dit :

— C'est un appel. Je ne puis rien te dire de plus.

Et entre nous le silence s'établit de nouveau, lui jetant les yeux vers la porte par laquelle Sitâ était sortie, moi, immobile et oppressé, comme si tout à coup je m'étais trouvé sur le seuil de l'inconnu.

Un quart d'heure s'écoula qui me parut un jour.

Puis du dehors, à travers la porte, Sitâ appela son frère qui se leva aussitôt et disparut à son tour.

Resté seul, je laissai tomber ma tête dans mes mains. Que disait Sitâ à son frère ? Avait-elle deviné mon secret, et allait-elle prononcer l'ordre de mon exil ? Et à cette pensée, j'éprouvais une telle douleur que je me sentis mourir. M'étais-je donc si vite si naïvement trahi ? Quelle jeune fille ne se fût pas trouvée blessée d'un aveu aussi brusque, aussi brutal pour mieux dire ?

Hélas ! je ne la connaissais pas encore, et j'ignorais de combien de vanité stupide était faite ma crainte.

Georges revint bientôt et me dit :

— Sitâ restera dans sa chambre toute la journée. Si vous le voulez, nous irons prendre l'air, comme jadis, quand mon père vivait...

— Soit, lui dis-je, mais m'excuserez-vous de vous adresser une question ?

— Laquelle ?

— Ma requête est-elle définitivement rejetée ?

Il fixa sur moi son regard doux et bon :

— Demain, dit-il, vous pourrez commencer vos études.

Je poussai un cri de joie en le remerciant avec effusion.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir, reprit-il ; qui sait si toute votre vie vous ne regretterez pas d'avoir obtenu ce consentement.

Oh ! je ne l'écoutais pas, je ne l'entendais pas. Elle m'accueillait, elle ne me chassait pas ; j'allais, à chaque heure, vivre de sa vie !

Et maintenant je sais que Georges disait vrai..

Je ne regrette rien, mais je suis perdu !..

VIII

Mon installation s'effectua rapidement. Un appartement se trouvait libre sur le même palier. Je l'occupai immédiatement. Il fut convenu, à ma grande joie, que nous prendrions nos repas en commun. Les études devaient occuper tout notre temps. En somme, j'étais l'hôte de Georges et ne rentrais chez moi qu'à le soir.

Alors commença pour moi une année qui fut toute de délices : j'avais accepté dans sa réalité ce rôle d'élève que j'avais sollicité ! Elève à la fois de Georges et de Sità, celle-ci se chargeant plus spécialement de la haute surveillance de mes études. Certes, le Parisien qui eut pénétré à l'improviste dans cet appartement, où deux jeunes gens et une jeune fille passaient presque en totalité leurs journées, eut été bien surpris. Auprès de la bibliothèque où se tenait le plus souvent

Sitâ, étudiant des manuscrits, prenant des notes, creusant jusqu'au tuf la science des anciens aryens, Georges, dans un cabinet où se trouvaient seulement deux bureaux et quelques chaises, me faisait la leçon comme à un écolier.

Tout d'abord, il m'avait été imposé d'apprendre l'anglais, non seulement dans son vocabulaire courant, mais surtout dans sa terminologie scientifique et métaphysique. Malgré l'effrayante aridité de cette tâche, je l'accomplissais avec une ardeur joyeuse. Les Hindous modernes, m'avait expliqué Sitâ, commentent en la langue de leurs dominateurs les antiques écrits dont les originaux, cachés dans les Temples de l'Inde du Sud, ne sont pas encore livrés au public. Il importe donc, pour pénétrer plus avant dans les arcanes de la science sacrée, de comprendre par quelles expressions des langues occidentales, ils traduisent les idiotismes philosophiques dont, *a priori*, le sens peut nous échapper. Et, de fait, quoique en six mois je fusse parvenu — tant était grande ma persévérance — à lire couramment n'importe quel texte anglais, dès que j'ouvrais une œuvre due à un Hindou et traitant des théories bouddhiques, il me semblait pénétrer dans un monde inconnu où tout n'était que nuages.

Je compris alors la parole de Sitâ, alors qu'elle avait opposé à mon désir ma qualité de Français : il y a en nous une netteté de déduction, une mathématique de bon sens, si je puis dire, qui s'accommode mal de la ténuité des argumentations métaphysiques, de la délicatesse du fil qui unit une idée à

une autre : ayant le génie de l'assimilation, il nous manque par cela même la patience des lentes argumentations.

A tout instant, il me semblait avoir compris, dans son ensemble, le système cosmogonique et historique des Hindous et je l'exposais, victorieux, dans un flux de paroles qui s'enchaînaient, croyais-je, selon les règles d'une logique inflexible.

Alors intervenait Sitâ. C'était le soir, alors que le travail actif avait cessé, et que tous trois nous demandions à la conversation un délassement à nos silences du jour. Je parlais : fier de moi, j'entendais prouver que j'avais posé le pied sur le seuil du temple où — dans ma pensée — j'entrerais en triomphateur, avec Elle ! Et voici que d'un mot, Sitâ me rejetait dans les profondeurs de mon ignorance. Je l'écoutais, ravi même de ses critiques, savourant cette voix qui était ma vie. L'avouerais-je ? J'entendais la mélodie, notant une à une ses finesses, ses rythmes, ses arabesques musicales qui me charmaient et m'enivraient..... et de l'autre science je percevais bien peu de chose.

Cependant peu à peu la lumière se faisait en moi ; j'avais franchi un premier pas, car j'avais perdu cette conviction que la science moderne — j'entends celle des Occidentaux — science purement matérielle, positiviste et qui se tient à l'écart de toute spéculation métaphysique — fût le dernier mot de la connaissance humaine. Mon horizon s'était subitement élargi et j'avais admis la possibilité d'une science plus haute, touchant à la destinée des Êtres ; j'avais entrevu — non sans quelque effroi — le cycle sublime dans lequel se

meut la vie — de la Matière à l'Esprit — depuis les manifestations les plus grossières jusqu'à la dilatation la plus infinitésimale, jusqu'à l'Unité!

Cette science était-elle encore en son enfance et ne se développerait-elle que lorsque la science purement matérielle aurait résolu sa dernière équation? Je percevais maintenant, en me pénétrant des écrits hindous, l'existence de personnalités mystérieuses, adeptes de la science pure et doués de pouvoirs qui, sans excéder les facultés de l'humanité, en constituent au contraire le développement, mais poussé jusqu'à des limites qu'il ne nous est pas encore donné d'atteindre, en l'état de civilisation toute matérielle où nous vivons.

Je fus frappé alors de la lumière, jetée tout à coup sur le monde des forces spirituelles, par les phénomènes d'hypnotisme, de suggestion, d'influence des médicaments à distance, que nos professeurs étudient aujourd'hui dans les hôpitaux : il y avait là pour moi la démonstration éclatante d'une puissance psychique, dont les effets, soumis à l'expérimentation exacte, pouvaient et devaient être formidables.

Les adeptes Hindous — ceux qu'on désigne sous le nom de Mahatmas — sont-ils en possession de la totalité de ces Forces, où n'en ont-ils acquis encore que quelques parcelles? Quoi qu'il en soit, j'avais la conviction qu'il leur était permis d'accomplir tels actes qui, à mes yeux, semblaient des miracles, et qui cependant pouvaient s'expliquer par le développement supérieur de la puissance fluidique ou psychique.

Quand je soumis ces idées à Sitâ, elle s'efforça de m'en détourner, — non qu'elle en niât la justesse, du moins sous certaines réserves, mais elle me dit :

— Mon ami, si vous travaillez avec nous pour acquérir la puissance, vous faites fausse route.

— Quel est donc votre but ? m'écriai-je.

— Le bien de tous, répliqua-t-elle en fixant sur moi ses grands yeux noirs.

— Mais ne sais-je pas moi-même que vous possédez déjà des facultés supérieures, conquises par votre persévérance... Ne sais-je pas que vous êtes en relation, par une sorte de télégraphie psychique avec les Adeptes de l'Inde, ne sais-je pas que, si quelque communication vous doit être faite, vous êtes avertie par le son d'une clochette aérienne?... ne sais-je pas enfin que certaines lettres, adressées par vous aux Indes, reçoivent leur réponse sans que les délais — réguliers, matériels, humains — soient écoulés — et n'est-il pas naturel que je désire, moi aussi, obtenir cette multiplication de facultés...

— C'est-à-dire, reprit Sitâ en souriant, que vous me prenez pour une magicienne et que vous voulez devenir vous aussi un magicien...

— Pourquoi non ? En vous rien ne peut être criminel... c'est vertu que de vous imiter et de vous suivre...

Et en lui parlant, je m'efforçais de mettre toute mon âme sur mes lèvres. Comprenait-elle l'amour profond que je lui avais voué ? Comprenait-elle pourquoi je me soumettais à cette claustration, pourquoi je me rapetissais à ce rôle de disciple auquel on mesure la

science, comme s'il n'était pas capable de la supporter, pourquoi enfin je voulais — oui, je voulais maintenant — posséder cette puissance que je devinais... et qui me ferait son égal, sinon son maître.

Ah! que j'eusse donné ma vie pour la voir à son tour, attentive à mes leçons, témoigner par son attention de son admiration attendrie! Quelle torture c'était pour moi, quand je m'épandais en théories qui me paraissaient sublimes, que de surprendre au coin de sa bouche un sourire amicalement ironique.

Ce soir-là, profitant de la familiarité qui peu à peu s'était glissée entre nous, j'insistai. Je lui reprochai son orgueil. Pourquoi ne me croyait-elle pas digne de m'élancer, comme elle, comme son frère, jusqu'aux plus hautes sphères de la métaphysique? Est-ce que je niais, est-ce que je discutais seulement les principes que j'avais acquis d'elle? Est-ce que je n'admettais pas comme une vérité l'existence d'une force spirituelle indépendante de la forme physique et pouvant, par la méditation, par l'étude, par la volonté, s'épurer de plus en plus? Est-ce qu'au-dessus de cette forme physique et de cette force vitale, je n'acceptais pas l'existence de la conscience, expression suprême, quant à la créature humaine organisée, de la force psychique liée au corps? Est-ce que je me refusais à concevoir l'existence de races supérieures à la nôtre, purement spirituelles, et s'élevant par une évolution admirable à la fusion de l'Esprit individuel dans l'Esprit Universel et non différencié?

Je disais tout cela, passionnément, comme si chaque mot n'avait eu qu'une seule signification :

Amour! — Comme si, en déifiant sa science, je l'eusse déifiée elle-même.

Et elle ne me répondait pas, s'absorbant dans une méditation qui mettait à son front un pli douloureux. Je lui faisais pitié, sans doute!

Je m'irritai alors, je m'emportai, je l'accusai d'égoïsme et d'insensibilité. Je n'étais plus, après tout un enfant auquel on fit la leçon, un gamin dont on dirigeait les lectures. J'en savais assez maintenant pour avoir droit à la science totale... et je la réclamais... et je l'exigeais...

Sità me dit :

— Pas encore !

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

Elle se leva, me regarda en face et me répondit :

— Parce que vous n'êtes pas bon !

Je reculai, foudroyé non pas seulement par ce mot horrible, mais par l'irradiation de son regard qui glaça mon cerveau. Je crispai mes deux mains sur mon visage pour me soustraire à cet effet ; et après quelques secondes, pendant lesquelles il me sembla que j'endurais les affres de la mort, je regardai de nouveau. Elle avait disparu.

Georges me prit les mains, s'efforçant de me ramener au calme. Son intervention ne fit que m'exaspérer davantage. Je m'exhalai contre lui en reproches furieux. C'était à son influence que je devais la haine de sa sœur. D'ailleurs n'était-ce pas un crime que de condamner une jeune fille à ces études arides et sans but ? Était-ce là le rôle d'une femme dans la vie ? S'il était, lui, sous l'influence de charlatans que

je ne connaissais ni ne voulais connaître, avait-il le droit de leur livrer l'âme et l'intelligence de Sitâ ? Fallait-il que j'en vinsse à lui attribuer je ne sais quelles ambitions égoïstes, pour la satisfaction desquelles sa sœur n'était qu'un instrument?...

Georges m'arrêta d'un geste :

— Écoute, me dit-il. Je ne te répéterai pas les dernières paroles de ma sœur. Je veux espérer qu'elle se trompe. Ne me force pas à la croire. Lorsque tu as demandé à étudier avec nous, tu as été soigneusement, sincèrement averti. La science est une arme à double usage, selon les mains qui la tiennent, épée de l'archange ou poignard de l'assassin. Songes-y. Le mythe d'Hercule hésitant au carrefour, est profondément humain : deux routes s'ouvrent devant toi, l'une, la nôtre, mène à la Bonté suprême, au Bien... l'autre, je te laisse à comprendre où elle conduit... Seulement souviens-toi que, selon la route choisie, tu devras ou nous suivre ou... te séparer de nous...

IX

Oh ! combien fut atroce cette nuit, où je m'interrogeai, face à face avec moi-même. Et ce que j'écris ici n'est pas une vaine métaphore.

Oui, cette nuit-là, j'eus la notion positive, indiscutable du phénomène que j'ai tant étudié depuis, et dont tout à l'heure je vais poursuivre la réalisation jusqu'à la limite suprême, où la Vie et la Mort ne sont séparées l'une de l'autre que par un point mathématique.

Donc j'étais rentré dans mon appartement, énervé,

fiévreux, sentant dans ma poitrine un foyer de colère qui ne se répandait pas au dehors, mais dont au contraire je sentais la flamme me brûler tout entier, la chaleur courir le long de toutes mes fibres, pénétrer dans les replis de mon organisme, J'étais en ce moment comme une chaudière qui porterait son foyer en elle-même et qui n'aurait point de soupape d'échappement.

Tout mon être physique était en quelque sorte distendu par une pression trop forte.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

LA VICTOIRE

LE Mage d'aujourd'hui, penché sur le Mystère,
 Dérobe aux Sphinx muets les Arcanes des choses :
 Les lèvres de la Nuit par son baiser décloses
 Laissent le Jour immense illuminer la Terre.

*Cabbalistes, sursum ! il n'est plus temps de taire
 Aux peuples moribonds la Merveille des Gnoses :
 Voyez à l'Orient ces feux d'apothéoses,
 Nimbes promis au front du rêveur solitaire !*

*Sohar, Apocalypse, ô Lumières, sans trêve
 Rayonnez, rayonnez sur notre Crépuscule !
 Après quatre-vingts ans, le Siècle enfin se lève,*

*Le sinistre Sathan qui ricanait recule
Les Prêtres d'Alohîm triomphent, et l'Aurore,
Grand aigle éclaboussant les Ténèbres, s'essore.*

EDMOND FAZY.

LA CAUSE

DE tout temps subsistait une essence première,
Deux fluides unis, la vie et la lumière,
L'une ayant fécondé l'autre de ses rayons
La matière surgit. Le globe où nous fuyons
Fut lancé dans les airs en vivante étincelle
Déchet de ce foyer lumineux qui ruisselle
Et par la loi des corps tendant à s'épurer
Rejette tout ce dont il se voit saturer.
Ainsi furent créés ces millions de mondes
Qui balancent dans l'air leurs rochers et leurs ondes
Epaves du soleil, fruit de l'enchantement
De son insatiable et long enfantement.

M^{mo} ROGER DE NESLE.

BIBLIOGRAPHIE

Trois Nouvelles, par MANOEL DE GRANDFORT. — Librairie de l'Art,
29, Cité d'Antin.

La semaine dernière, flânant à la *Librairie de l'Art*,
j'avise les exemplaires frais éclos d'un volume à la cou-
verture galamment illustrée par H. Gray.

— Ce sont les envois de l'auteur, me dit l'Éditeur,

de la cité d'Antin, un hermite qui vaut bien celui de la Chaussée.

Je prends un volume et je lis : *Jacques Saurel. — Première aventure. — Mariage d'amour.* Trois Nouvelles signées Manoel de Grandfort.

Indiscret, comme il convient, j'ouvre et vois cette dédicace, écrite d'un trait solide, mais fin : *A mon ami X... son ami, Manoel de Grandfort.*

Son ami ?

Eh ! non ! — Non, non, non !

Son amie.

Il manque un *e* en ceci.

Car Manoel de Grandfort a le bonheur de n'avoir pas l'honneur d'appartenir au sexe à qui les Lettres doivent *l'affaire Colombine*, Manoel de Grandfort est une femme, l'auteur très délicatement féminin d'*Octave* et de *Ryno*, de *l'Autre monde* et de *la Cousine d'André*, romans romanesques en leur vérité simple, pages émues où la femme éclate à chaque ligne, où forme et pensée prouvent la femme, la femme qui se dénonce par sa ponctuation même.

En effet, où nous mettrions une virgule, la femme met un point d'exclamation. Et, entre parenthèses, comme elle le place bien !

Tu auras beau te cacher, violette, ton parfum te trahira toujours, trahison qui est ta gloire et notre bonheur. Jamais Sévigné ne se fera prendre pour Corneille.

Donc il s'agit ici d'un bouquet d'Eternel féminin. Respirez-le, car il embaume !

La plus belle qualité de la femme est de ne pas être homme, a dit Gautier. Et l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* s'y connaissait.

Jacques Saurel est un peintre dont M^{me} d'Armally fait tressaillir la palette... et le cœur. Et, tout en produisant son chef-d'œuvre, le portrait de *la femme au manteau de velours*, l'artiste devient fou d'amour. Pygmalion, « qui n'est qu'un enfant », il veut briser sa statue le jour où il s'aperçoit qu'il est loin d'avoir été le premier amant de sa maîtresse. Et le jour où la maîtresse apprend que son amant sait la vérité, elle cesse de l'aimer, cette créature si véritablement féminine « à qui l'on

ne plaît qu'autant qu'on la croit d'une angélique pureté » observation profonde et vraie car toutes, au fond, sont ainsi ; toutes, elles regrettent l'ange !

Et l'analyse des combats déchirant ces deux êtres en proie à la dévorante passion, à la véritable passion, celle-là qui ne va pas sans contenir un dixième de haine, fait de *Jacques Saurel* une page littéraire des plus captivantes, un chapitre de la douleur humaine des plus cruellement réels. Au reste, le portrait du peintre aussi bien que celui de son modèle sont figurines de ce temps et l'écrivain les a graphiées d'un trait si net que, pour ne les point reconnaître, il faudrait être aussi étranger au Salon qu'aux Salons.

Première aventure est le poème d'une âme toute neuve férue d'une pantoufle rose, caligue cendrillonienne chaussée par certaine Rosine on ne peut plus moderne. Badinage, fantaisie, caprice, cela n'est rien et cela est exquis, plein d'agrément et de charme. Un petit pied monte si vite à la tête ! Et vous danse si cruellement sur le cœur !

Mais le fin bijou, la perle rare est la troisième Nouvelle, *Mariage d'amour*, qui pourrait s'appeler *Grand-mère* et que nul ne lira sans en être profondément remué de la plus noble et de la plus saine émotion. Simplicité ! tu es le grand secret !

Alice, son mari Georges Brunières et son fils Francis, la tante Sarah et l'oncle Harry sont dessinés avec la plus spirituelle délicatesse. M^{me} de Varbes, la grand'maman dont le cruel orgueil est à la fin vaincu par la tendresse de nature, est gravée de main d'artiste.

En somme, trois fleurs de couleur et de parfum différents, mais toutes trois diaprées et du plus doux parfum. Et, qualité moins fréquente qu'on ne saurait imaginer, ce livre est écrit en français, l'auteur se servant simplement de notre belle langue claire pour dire ce qu'elle a à dire et se gardant bien de jamais demander des sièges dans le pathos de Madelon.

JULES DE MARTHOLD.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE

(Communication de M. CHARLES HENRY, à l'Académie)

M. Charles Henry a présenté à l'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 22 décembre, trois instruments nouveaux : un *Cercle chromatique*, un *Rapporteur* et un *Triple décimètre esthétiques* et il a résumé la théorie qui doit prochainement être publiée en même temps que ces appareils :

M. Charles Henry fait observer que la science n'a point fourni jusqu'ici au peintre, des ressources techniques aussi complètes qu'au musicien. Les peintres ont très souvent besoin de la teinte complémentaire, c'est-à-dire de la lumière colorée qui, mélangée avec une autre, donne la sensation de blanc : ils doivent à chaque instant résoudre rapidement des problèmes de pouvoir éclairant, d'harmonies, de mélanges de lumières colorées et de pigments. Leurs solutions, parfois laborieuses, sont toujours empiriques, car elles dépendent, dans une certaine mesure, de l'individualité de l'artiste. Il était essentiel de pouvoir fixer les lois *normales* des compléments, des mélanges, des harmonies de lumières colorées et de pigments. C'est l'objet du *Cercle Chromatique*.

L'auteur pose le problème esthétique sous une forme nouvelle. Nos sensations et nos idées n'offrant aucune prise au calcul, il était urgent de les rattacher à des phénomènes susceptibles de mesure. Or, s'il est un fait bien établi par l'observation psychologique, c'est qu'il n'y a pas de sensation d'idée sans mouvement du sujet. Si on empêche les mouvements des organes des sens, on empêche la sensation qui correspond à un arrêt de ces mouvements ; si on impose au sujet une attitude, on lui suggère l'idée corrélatrice. On peut donc considérer les fonctions psychiques comme des mouvements virtuels de l'être vivant.

Par des considérations évidentes et une esquisse schématique de notre mécanique naturelle, l'auteur prouve que l'être vivant, ne pouvant décrire que des cycles (circonférences décrites dans un sens) de rayon défini,

exprime ses diverses excitations, au moyen de changements de direction, virtuels ou réels, de sa force, le sens de ces directions (en haut ou en bas, à droite ou à gauche), marquant la nature agréable ou non des excitations. La direction est donc l'élément représentatif commun à toutes les sensations.

Les directions diffèrent plus ou moins, au maximum ou au minimum, successivement ou simultanément : c'est la fonction de *contraste*.

Lorsque les directions diffèrent de certains angles réalisables continûment par notre mécanique naturelle, qui est celle du compas, il y a *rythme*.

Lorsque les directions appartiennent à des cycles de rayon trop grand pour être décrits continûment, et que les nombres d'unités de mesure de ces directions considérés comme des dénominateurs de fractions de cycle sont réalisables continûment pour notre organisation, il y a *mesure*.

Les procédés généraux de réaction de l'être vivant une fois établis et mathématiquement étudiés, M. Charles Henry peut aborder scientifiquement les problèmes de couleurs, fixer les trois couleurs-lumières fondamentales, les quatre pigments fondamentaux, construire son cercle chromatique d'après les principes rigoureux et non d'après des conventions, comme les dispositifs adoptés jusqu'à ce jour, exposer les principes d'une polychromie rationnelle, déduire les phénomènes d'irradiation et les moyens de les empêcher, déterminer le pouvoir éclairant des différentes parties du spectre, fixer l'ordre dans lequel il faut ranger les couleurs au point de vue de la fatigue. Il énonce ensuite les lois du contraste des lumières et des couleurs, les relations de ces lois avec la vision binoculaire et la théorie du relief; il déduit les oscillations de la fonction de complémentaire observées pour les couleurs-lumières par M. de Helmholtz et pour les intensités de pigments par M. Rood. Il explique les apparences colorées et la sensibilité différentielle de la lumière blanche, l'influence réciproque des couleurs les unes sur les autres et leurs apparences rentrantes ou saillantes dans les vitraux. Il donne une règle qui permet de retrouver les différences des mélanges de pigments et

de lumières : ce qu'aucun point de vue théorique n'avait permis de faire jusqu'ici ; enfin, après des développements sur le problème de l'éclairage et les lois des mouvements des yeux, il énonce les formules différentes auxquelles sont soumises les harmonies de lumières-couleurs et les harmonies de pigments.

La nécessité de trouver l'entière généralité des principes de dynamique vivante que l'auteur avait appliqués à la sensation visuelle lui faisait un devoir d'étendre ces principes à la solution de quelques problèmes accessoires. M. Charles Henry a donc consacré un chapitre à la sensation auditive ; traitant de l'origine du tempérament, de l'origine des gammes (la gamme mineure n'a jamais été expliquée), déduisant les variations des valeurs des intervalles musicaux suivant la mélodie, l'harmonie, la nature de l'accord, exposant un procédé rigoureux d'analyse rythmique des phrases mélodique et harmonique, énonçant la formule générale des accords possibles, et quelques considérations nouvelles sur le timbre.

D'autre part, le problème esthétique sous sa forme nouvelle se confond avec le problème du mécanisme de ces excitations appelées par les physiologistes dynamogènes ou inhibitoires, qui, en exagérant ou en empêchant les fonctions, jouent un rôle si considérable dans la pathogénie. M. Charles Henry explique clairement ces phénomènes paradoxaux, déduit en particulier et complète en dehors des limites de l'expérience la courbe d'accroissement de vitesse de locomotion en fonction des nombres de pas à la minute, explique l'origine de la droïterie et de la gaucherie, les perturbations bien connues à la loi de Fechner. Il précise une loi d'évolution qui lui permet d'expliquer le mécanisme mystérieux de la mort et de caractériser la forme des fonctions du temps ; il rapproche les phénomènes de dynamogénie des dégagements d'électricité, positive et négative, les phénomènes d'inhibition des dégagements de chaleur, déduisant réciproquement des nouvelles fonctions subjectives ou des lois de nos représentations de chaque ordre d'actions, les mesures d'électriques absolues, l'expression des températures vraies, le théorème de Carnot qu'il

démontre ne points'appliquer à la matière vivante, enfin le principe de vitesses virtuelles.

Cette œuvre est le premier pas du calcul dans le monde de la vie. Par des déductions directes d'un fait fondamental de l'organisation, l'auteur a pu préciser le *normal* (ce qu'aucune méthode observationnelle ou expérimentale ne pouvait faire connaître). Par la preuve d'une corrélation profonde entre trois ordres de phénomènes jusqu'ici sans liaison : phénomènes physiques, électricité et chaleur; phénomènes mécaniques, mouvements virtuels continus et discontinus de l'être vivant; phénomènes subjectifs, plaisir et douleur : il est parvenu à fonder sur les lois de nos représentations une méthode qui offre aux hypothèses fondamentales de la science, toute la certitude dont elles sont susceptibles et nous permet de pénétrer dans la physique et dans les mathématiques par des déductions de points de vue supérieurs.

L'auteur publiera prochainement des échelles dynamométriques permettant de doser rigoureusement les forces des sujets, d'après la nature de leurs illusions d'optique et leur préférence pour telle combinaison de lignes, avec une introduction sur la théorie de la pathogénie; il fait construire des haltères dynamogènes, des thermomètres et manomètres normaux, applicables au traitement des névroses.

*
*
*

Le nouveau rapporteur, dit *Rapporteur Esthétique*, au moyen de tables et d'une notice explicative, très facile à comprendre, permet de réaliser à volonté des formes agréables pour les sujets normaux. Les spécimens produits à l'aide de cet instrument, ont toujours, sous des formes diverses, été jugés d'accord avec la théorie, et ne laissent aucun doute sur la solution pratique du problème.

Ces résultats n'intéressent pas seulement l'art industriel : en précisant ce qu'il faut entendre par le normal, la nouvelle théorie imprime à la biologie et à la médecine une direction rationnelle : en dosant le caractère normal ou pathologique des réactions vivantes enregis-

trées par la méthode graphique, le *Rapporteur Esthétique* devient un instrument indispensable au clinicien. L'auteur présente plusieurs exemples de cette importante application.

D'après la théorie, le caractère agréable ou non d'une forme est lié au nombre qui la caractérise. C'est ce nombre que l'œil précise inconsciemment en parcourant un contour. Le *Rapporteur Esthétique* servant à convertir les nombres en formes et les formes en nombres, habitue l'œil à une exactitude rigoureuse. Son emploi est donc en lui-même une méthode scientifique de dessin industriel; cette méthode a produit déjà d'excellents résultats. Le nouvel instrument peut également servir à améliorer l'écriture et par là le rythme des actions nerveuses; il peut modifier rationnellement la forme des caractères typographiques et par là favoriser l'exercice normal de la vue. Indispensable dans la technique de la nouvelle polychromie et pour l'interprétation de la méthode graphique, le nouveau *Rapporteur* est, en un mot, l'instrument scientifique de la morphologie, considérée dans son sens subjectif le plus abstrait, qu'il s'agisse de formes inorganiques ou organisées, mortes ou vivantes, naturelles ou artificielles, historiques ou actuelles.

Le *Triple-Décimètre Esthétique* permet, sans recourir aux tables, de trouver dans les limites usuelles toutes les mesures convenables. Nous nous proposons de revenir sur ces instruments et sur cette théorie.

EXPÉRIENCES

SUR LA FORCE PSYCHIQUE

Par M. H. PELLETIER

Nous extrayons des *Sciences Mystérieuses* l'étude suivante :

Grâce à la force psychique, force évidemment intelligente qui émane du corps de mes sujets, je suis arrivé à pouvoir commander à des objets inanimés comme à des

êtres vivants, et ces objets obéissent avec une remarquable docilité. Mes sensitifs sont assis autour du guéridon, les mains dans les poches ou les bras croisés. Je place sur le plateau un porte-plume en palissandre, et prenant un ton impératif, je lui dis : « Marche ! » Aussitôt sortant de son immobilité, le porte-plume se met à aller et venir d'un bout à l'autre du plateau comme un bon bourgeois qui se promène pour se dégourdir les jambes. Je répète l'expérience plusieurs fois, toujours avec succès. Je remplace le porte-plume par une plume de paon, je dis à la plume de paon : « Retourne-toi ! » Elle fait un tour sur elle-même, je lui dis successivement : « Marche ! » Elle court sur le plateau. « Va vers P..., va vers Mlle Louise B..., va vers Jean..., va vers Marie. » Elle se dirige à tour de rôle vers chacune des personnes que j'ai désignées. Je lui dis : « Va-t-en, je ne veux plus te voir. » Elle s'éloigne vivement jusqu'au bout du plateau, alors je lui ordonne de sauter par-dessus le bord du guéridon, et elle saute. A la plume je fais succéder deux bouchons de liège. Ils sont posés sur le milieu du plateau, à une certaine distance l'un de l'autre, je leur dis : « Binez-vous (embrassez-vous). » Ils vont l'un vers l'autre et se touchent comme deux personnes qui s'embrassent : « Séparez-vous, allez chacun de votre côté. » Ils obéissent ponctuellement et se séparent, et comme la plume de paon, ils sautèrent par-dessus les bords à mon commandement. Voilà trois semaines que tous les jours je recommence ces expériences avec un succès qui ne se dément jamais. La conclusion naturelle que j'ai tirée de ces effets merveilleux que j'ai obtenus sur des objets inanimés dont le volume et le poids sont en rapport avec la force psychique de mes sujets, c'est que le fluide qui par moment et d'une façon intermittente émane de notre corps, n'est pas un fluide exclusivement matériel, il est surtout et essentiellement intelligent.

Il ne sait le français ni aucune langue, il n'est nullement polyglotte, mais il pénètre notre pensée.

J'éteins aussi quoique avec plus de peine une bougie allumée par la seule parole, toujours en présence de mes sensitifs. Seul ou avec des personnes non sensi-

tives, je ne réussis pas. L'eau se meut et s'arrête également quand je le lui ordonne. Je fais de l'hypnotisme, du magnétisme et du spiritisme (ces dernières expériences relèvent du spiritisme), non en homme qui fonde là-dessus sa gloire et sa fortune, mais pour l'amour désintéressé de la science et en esprit curieux et qui ne s'en rapporte pas au témoignage d'autrui et qui tout au contraire veut se rendre compte par lui-même. Je ne vous cache pas que je suis profondément remué, étonné, abasourdi. Le monde invisible presse et enserre de toutes parts le monde visible. Celui-ci ne repose que sur des apparences et des illusions, c'est certain; le monde invisible que notre regard ne peut percevoir est seul vrai, à seul de la réalité, lui seul *Est* véritablement.

HORACE PELLETIER.

Nous compléterons cette lettre intéressante par les lignes suivantes que nous découpons dans la *Revue Spiritite*.

* *

Voici une autre expérience que j'ai faite et qui est du domaine de la pure physique. Je place sur mon guéridon une pendule électrique. Je dis à un de mes sensitifs d'approcher sa main de la balle de sureau suspendue à un fil de soie et cette balle est attirée absolument comme si on approchait d'elle un bâton de gomme laque préalablement frotté avec une peau de chat. J'ai ordonné à tous mes sensitifs d'approcher à tour de rôle une de leurs mains de la balle de sureau et l'attraction a toujours été en raison directe du degré de sensibilité de chacun d'eux.

Cette expérience tendrait à prouver que le fluide magnétique et ce que l'on appelle suivant l'ancienne théorie fluide électrique ne se seraient produits que par une seule et même cause.

* *

L'année 1858, dans le Shorapoor, eut lieu une apparition, qui laissa une profonde impression dans l'esprit de ceux qui en eurent connaissance.

Dans cette localité des possessions anglaises des Indes orientales, étaient logées, avec les milices du major Hugues, deux compagnies d'Highlanders du 74^e régiment.

Une de ces dernières avait son quartier dans un vieil édifice situé sur le sommet de la montagne; l'autre était campée en bas dans la plaine, hors la ville, car elle attendait son rappel à Bellary.

Une après-midi, le capitaine O..., son commandant, était assis sous la tente, occupé à écrire des lettres qui devaient partir pour l'Angleterre, vit entrer subitement un jeune soldat de sa compagnie, en tenue d'infirmerie et tête nue, lequel sans faire le salut réglementaire, lui dit d'une manière très nette : — Capitaine, je vous prie d'envoyer à ma mère ma paie échue; ayez l'obligeance de prendre note de son adresse; elle demeure à A...

Le capitaine écrivit l'adresse sans délai, et répondit : — C'est entendu, mon enfant, vous pouvez y compter.

Le soldat s'éloigna comme il était venu, sans saluer.

Quelques moments après, le capitaine se prit à réfléchir que, soit l'aspect, soit la tenue, soit l'allure de cet homme étaient tout à fait étranges; c'est pourquoi il fit appeler le sergent de service, auquel il adressa la demande suivante :

— Pourquoi avez-vous permis au soldat M... de se présenter ici avec une tenue et des manières contraires au règlement ?

Le sergent à cette demande, demeura comme anéanti, et finit par répondre :

— Capitaine, vous avez donc oublié que le soldat M... est mort hier et que nous l'avons enterré ce matin ? Croyez-vous que c'était lui ?

— J'en suis tout à fait sûr, répondit le capitaine; voici l'adresse de sa mère, qu'il m'a dictée lui-même afin de faire tenir à celle-ci le montant de la paie échue.

— C'est vraiment étonnant, reprit le sous-officier : on a aujourd'hui même vendu ses effets à l'enchère, et je me trouvais très embarrassé, ne sachant pas où en envoyer la valeur, car les registres de la compagnie n'en indiquent pas les provenances. Mais nous pouvons contrôler cette adresse dans les registres matriculaires du régiment auquel nous appartenons.

Ces recherches, faites dans le bureau du régiment, ont eu l'assurance que l'adresse fournie par le soldat apparut était exactement la même.

(*Annales du Spiritisme en Italie*, juin 1888.)

* *

ANGLETERRE. — Une vive agitation règne à Glasgow et aux environs. Une foule de malades assiègent le couvent de Dalbeith, où un jeune prêtre catholique, nommé Larkin, opère, dit-on, des miracles par la prière et l'imposition des mains. Des infirmes, des paralytiques, des gens perclus, après avoir été admis en sa présence, s'en retournent guéris ???

COMMUNICATIONS

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS

Le 1^{er} mars sera définitivement organisée la *Bibliothèque roulante* de la Société théosophique Hermès. Un grand nombre de volumes sur la Théosophie, les Sciences Occultes, l'Hypnotisme et la Franc-Maçonnerie seront alternativement mis à la disposition de tous les membres de la société. Une circulaire fera connaître cette organisation en détail.

La séance générale de la Société s'est tenue le mois dernier. Des études sur la *Théosophie*, la *Société théosophique* et l'*Esotérisme* ont été faites devant les nouveaux membres de l'Hermès convoqués à cette séance.

* *

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE

23, rue Saint-Merri.

La *Société Magnétique de France* vient d'organiser une Clinique où le Magnétisme est appliqué au traitement du plus grand nombre des maladies.

Cette Clinique est dirigée par les spécialistes de la Société les plus familiarisés avec la pratique du Magnétisme et plus particulièrement par les docteurs REIGNIER,

ancien Médecin des hôpitaux militaires, officier de la Légion d'honneur, H. VIGOUROUX, rédacteur scientifique à la *Patrie*, FOVEAU DE COURMELLES, du *Voltaire*, de NAUCKHOFF, DENIAU, ANGERVILLE, les magnétiseurs H. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*, CAZALIS, CONARD.

Les malades sont reçus gratuitement au siège de la Société, 23, rue Saint-Merri, le Jeudi et le Dimanche, à 9 heures du matin.

PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

PHILOSOPHIE

La Religion Laïque. 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

Philosophie générale des étudiants Swédenborgiens livres. Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

Le Devoir. Revue des questions sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

SOMMAIRE.

Manuscrits de J.-B.-A. Godin. — Credo. — De la sanction morale et sociale. — 1789-1889. — Chimique parlementaire. — Faits politiques et sociaux. — La question de la Paix. — Société de Paix et d'arbitrage international du Familistère. — Le mouvement féminin. — Le Point de vue scientifique de l'Etat après la mort. Avatar. — Bibliographie.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques. Bruxelles.

Le Lotus, 22, r. de la Tour-d'Auvergne. Mensuel. Abon.: 12 fr.

Le Magicien, Directrice : M^{me} LOUIS MOND, 14, rue Terme, Lyon.

Revue théurgique, dirigée par le zouave JACOB.

THÉOSOPHIE

L'Aurore. Sous la direction de LADY CAITHNESS, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement: 15 fr.

Le Lucifer. Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et MABEL COLLINS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

The Theosophist. La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais. Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement: 25 francs.

Le Sphinx, à Leipsig (Allemagne). Texte allemand. Directeur: HÜBBE SCHLEIDEN.

FRANC - MAÇONNERIE

La Chaîne d'Union de Paris. Journal de la Maçonnerie universelle. 24^e année, novembre 1888. (Recommandée.)

Bulletin Maçonnique de la Grande Loge symbolique Ecossaise. Paris, rue Monge, 29. — France: un an: 6 fr.

La Truelle. Paris, 17, passage Saulnier. — Un an 12 fr.

Le Monde Maçonnique, 32, rue Perronnet (Neuilly). — Abonnement: 12 francs par an.

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme. Directeur: H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DONATO.

La Chaîne Magnétique. Directeur: L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

SPIRITISME

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanaï. — Abonnement : 10 fr.

Le Spiritisme (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

La Lumière. Directrice : M^{me} LUCIE GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement : 7 francs.

La Vie posthume, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

Moniteur Spirite et Magnétique (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an.

Lux, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

LITTÉRATURE

La Revue de Famille, publication bi-mensuelle. Directeur : JULES SIMON. — Administrateur : TONY BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Editée par E. TESTARD ET C^{ie}, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La Tribune Populaire. 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La Revue Française, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnement : 10 fr.

Bulletin des Sommaires. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

Le Panthéon du Mérite. 9, rue Guy-de-la-Brosse. Paris. Bi-Mensuel. Directeur : H. Issanchou.

Le Gérant : ENCAUSSE.